François Cusset

Le déchaînement du monde

Logique nouvelle de la violence

La Découverte
9 *bis*, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Dechainement_CS6_ok.indd 3 13/02/2018 09:55:27

Photographies et graphisme de couverture : Karine Viguier

Si vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information, à partir de notre site

www.editionsladecouverte.fr

où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-9815-0

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2018.

Préambule

Arracher le masque de la violence

« Le conflit est père de toutes choses, roi de toutes choses… »

HÉRACLITE

Une manifestation du parti nationaliste au pouvoir dégénère soudain, des passants sont lynchés, des coups de couteau donnés, panique à l'arrière du cortège – violence. Dans un métro matinal, un salarié reçoit par texto une convocation des ressources humaines annonçant le licenciement redouté – violence. Une immigrée clandestine préposée au nettoyage ne peut rien, compte tenu de son statut, contre le chantage sexuel quotidien imposé par son employeur – violence. Dans la série policière visionnée en famille, un soir comme les autres, une scène de torture envahit l'écran, giclée de sang, os brisés, hurlements – violence. Des situations ordinaires dans le monde des années 2010, qu'on les subisse devant un écran ou dans le temps vécu du quotidien. Mais face auxquelles ce mot surgira – « violence » –, ordinaire lui aussi. À chaque fois, c'est une effraction qui a lieu : une atteinte à la vie, partielle ou définitive, exceptionnelle ou récurrente, physique ou psychique, une atteinte imprévue mais durable, bien au-delà du coup porté ou de la mauvaise

Dechainement_CS6_ok.indd 5 13/02/2018 09:55:27

nouvelle. Effraction dans la chair de la balle de fusil d'assaut ; effraction dans des vies réglées de la pénurie subite ; effraction dans les imaginaires d'images brutales, toujours inattendues. À ce titre, celui de l'effraction qui toujours force une limite, brise une intégrité, s'impose au corps, *dans* le corps, on peut faire du viol, cette effraction des effractions, le paradigme de toutes les violences – comme le proposait l'anthropologue Françoise Héritier[1]. Violence : effraction.

Mais en focalisant toute l'attention sur l'instant de son explosion, le mot « violence » nous induit en erreur : seule existe, tout à coup, la saillie de l'effraction, terrible et fascinante, et derrière son écran obsédant, l'écran de l'image ou celui du traumatisme, on ne voit plus ce qui la précède et la suit, on ne voit plus ses mécanismes ni ses effets. L'effraction fait écran. Elle nous dissimule la vérité de la violence, qui est moins le coup que sa longue déflagration, moins une irruption brusque qu'une circulation complexe. L'essentiel est là : la violence circule. Elle circule de la propagande haineuse jusqu'au geste meurtrier. De la contrainte économique à l'angoisse qu'elle inocule. Du choc sur le corps à ses répercussions psychiques. De la violence des autres, puisqu'elle est toujours leur fait, à la mienne propre – sa postulation en chacun de nous, sa tentation parfois, toujours déniée[2]. Et, bien sûr, la violence circule de l'attaque à la contre-attaque, de la brutalité dominante à la défense active qu'elle peut susciter : quelque chose circule des SS aux résistants, des cagoulés du Ku Klux Klan aux militants de Black Lives Matter. Mais en qualifiant des situations aussi variées, le mot « violence », élastique, trompeur, brouille les pistes : à trop embrasser, il risque de ne

1. « Introduction », *in* Françoise Héritier (dir.), *De la violence*, vol. 1, Odile Jacob, Paris, 1995.

2. En un geste qui continue de dérouter aujourd'hui, le penseur allemand Günther Anders écrivait en 1963 « Nous, fils d'Eichmann », dans une lettre au fils du criminel de guerre nazi, qui venait d'être pendu – pour dire que, de ce nous-là, personne n'est exempt (*Nous, fils d'Eichmann. Lettre ouverte à Klaus Eichmann*, tr. fr. S. Cornille et P. Ivernel, Rivages Poche, Paris, 2003).

Dechainement_CS6_ok.indd 6 13/02/2018 09:55:27

pas étreindre grand-chose. Sauf à admettre, justement, que la violence est un phénomène circulatoire. Le trajet d'un souffle. La contagion d'une force. La propagation d'une émotion. Tout un circuit, qui relie les vivants et les morts, mais aussi les quartiers résidentiels des pays « pacifiés » et les régions en guerre. Certaines circonstances vont l'exacerber, la stimuler ; d'autres vont l'enrayer, la contenir. Peut-être la canaliser, ou la mettre en sommeil.

Impossible de surmonter la violence si l'on ne réinscrit pas l'instant de son effraction dans un ensemble plus vaste, où cette circulation prend place, où elle trace son sillon. Et dans lequel, bien souvent, la violence est là où on ne la soupçonnait pas, et non pas là où elle éclate : témoins, aujourd'hui, les syndromes de la gifle d'école ou de la voiture brûlée. Nos moralités contemporaines font de la gifle le prototype de la violence, le point où elle commence et doit s'arrêter, son échantillon premier – la gifle de l'instituteur comme celle du caïd de cour de récréation, toutes deux interdites et lourdement punies. Mais cantonner la violence à ce geste, c'est faire échapper au cercle de la violence tout ce dont la gifle peut être le résultat, le dénouement (presque) bénin : injustice sociale, précarité de la condition enseignante, autorité arbitraire de l'institution, rivalités et harcèlements réciproques des adolescents sur les réseaux sociaux. Quant à brûler des voitures garées au pied de la cité ou le long de la manifestation, c'est vu dorénavant comme le parangon de l'acte violent, qui plus est nihiliste. Si on peut le voir ainsi, c'est que ne sont plus pensables comme tels (violents et nihilistes), ni la vitesse du véhicule, ni la puissance de sa mécanique, ni ses effets sur l'environnement, ni l'embouteillage matinal, ni leur impact, à tous, sur l'état psychique du conducteur. Ni la relégation sociale incitant à brûler ce symbole par excellence de la richesse et de l'inégalité.

Le problème que nous pose la violence est d'abord un problème de discernement : elle n'est pas toujours où on la croit, du moins où on la dit. Dans l'argumentaire officiel, celui des médias, du discours politique, de l'opinion qui en

Dechainement_CS6_ok.indd 7 13/02/2018 09:55:27

est imprégnée, violence se dit rarement de ce qui est infligé à la minorité, au fragile qui a eu le malheur de passer par là. Le mot évoque plutôt le danger dont cette minorité, ce fragile seraient porteurs, et il disparaît du traitement qu'il faut leur faire subir, puisque c'est pour le bien de la majorité[3]. Un migrant se faufile le long d'une frontière ? La patrouille de police zélée le refoulera ou l'arrêtera, car c'est en endiguant le péril des illégaux qu'on pourra intégrer les immigrés. Un missile israélien tombe sur un quartier très habité des territoires palestiniens ? Le rapport du commandement militaire, repris par les médias, annonce que des objectifs stratégiques ont été atteints. Un vendeur ambulant installe son chariot branlant au milieu d'un centre commercial ou d'une rue résidentielle ? Les inspecteurs qui le verbalisent plaideront pour le libre commerce et les règles d'urbanisme. Une femme seule ou un gay de sortie sont agressés, verbalement d'abord, dans un transport public ? La main courante qu'ils hésiteront à déposer restera sans suite, entre manque de preuves et soupçons de provocation. La jeune punk ou le rasta nonchalant sont délogés sans ménagement de sous une porte cochère ? Pour le bien de la jeunesse, politiques et éditorialistes stigmatisent le vandalisme et les attitudes antisociales. Dans chaque cas, où est la violence ? Celle qu'on déclare « prévenir » en était-elle une ? Et la règle qui préside à cette « prévention » ne fait-elle pas violence d'une tout autre façon ?

L'inversion rhétorique de la violence infligée en violence évitée est une opération des pouvoirs qui ne date pas d'hier. Elle avait une autre ampleur quand c'était le Noir du Mississippi qu'à tous les coups un jury blanc condamnait sans preuves, un jury que des siècles de domination raciale et quelques truismes pseudo-scientifiques (sur l'infériorité neuronale ou la

3. Les exemples qui suivent sont librement adaptés de ceux que donnait il y a quelques années, depuis une forêt du Chiapas, le sous-commandant Marcos, porte-parole des zapatistes du Mexique (Sous-commandants insurgés Marcos & Moisès, *Eux & nous*, Éditions de l'Escargot, Paris, 2013, p. 55-57).

Dechainement_CS6_ok.indd 8 13/02/2018 09:55:27

malédiction sociale) incitaient à épingler l'innocent, au moins pour prévenir le désordre public. Ou quand c'était, pendant la première moitié des années 1940, les Juifs qu'on déportait vers une destination inconnue, conformément aux injonctions bureaucratiques et aux aboiements des idéologues nazis, défendant la nécessité de purifier la race. À chaque fois, violences instituées. Violences sans traces, car d'emblée non reconnues comme telles, et débouchant bientôt sur la violence seconde du silence, de la suspicion du témoin, de la culpabilisation de la victime.

Il est d'autant plus crucial de faire preuve de discernement, d'envisager la circulation plus large derrière l'instant du choc, que la violence est de retour. Encore une fois, pas nécessairement là où on le dit, tout aussi bien là où on ne la reconnaît pas – d'où le besoin, aujourd'hui, d'arracher ses masques, et d'appeler un chat un chat. Que la violence soit de retour, on le sent confusément, au moins à la récurrence nouvelle du terme, y compris pour identifier des phénomènes nouveaux, du burn-out au cyber-lynchage, et à l'ambiance générale aussi, plus ou moins électrique. Le mot « violence », effectivement, hante notre moment présent. Il fleurit à la une des journaux. Il qualifie des vies qu'on espère ne jamais avoir. Il désigne des traitements brutaux ou des conditions de survie sur un autre continent ou dans un autre quartier. Il ravive aussi la mémoire d'époques révolues. Il vient à l'esprit dans un train de banlieue bondé où deux passagers s'apostrophent tout à coup, se jetant à la figure une fureur qu'il semblait urgent d'expulser. La violence sillonne nos parages à tous, à peine consciente, tapie entre les duretés du quotidien. Elle explose sur tous les écrans et les affiches du monde, où le mot résonne comme une promesse, celle de spectacles irrésistibles devant lesquels on pourra toujours se réjouir de ne pas la subir. Du moins aussi directement. Et ce mot, signe des temps, personne ne l'incarne mieux que les quelques despotes virils à l'ancienne, autoritaires et xénophobes, qui figurent en bonne place sur le tableau des princes du moment : Poutine le torse bombé,

Dechainement_CS6_ok.indd 9 13/02/2018 09:55:27

Trump la gâchette incontrôlée, Erdogan le censeur moustachu, Modi l'islamophobe hindou, ou l'improbable Rodrigo Duterte – qui a exigé de ses compatriotes philippins, depuis son élection de 2016, qu'ils abattent plus de 80 000 consommateurs et petits revendeurs de drogues, et qui n'hésite pas, si le pape s'en émeut, à le traiter de « fils de pute[4] ». Du sommet des États aux arcanes de la routine – violence.

Et pourtant, alors que les penseurs critiques ou les sciences sociales peinent à lui faire une place, à la prendre au sérieux, la violence est devenue en quelques décennies l'impensé majeur, le grand angle mort de notre temps. Il faut dire que deux types de représentation biaisée s'en arrogent le monopole, la prennent en étau jusqu'à la rendre impensable, ou fatale, donc indiscutable. C'est, d'un côté, la fascination magique pour son image, qui la fige et l'esthétise, l'arrache à tout contexte, depuis l'actualité terroriste en continu jusqu'à la surenchère distrayante des jeux et des fictions. Et c'est, de l'autre, le savoir statistique produit à son sujet, au service du pouvoir, pour armer de données efficaces l'arsenal de sa répression et de sa prévention – on ne compte plus les rapports sur la violence venus enrichir officines et *think tanks*. Mais entre les deux, il faut l'avouer : pas grand-chose. Rien qui aide à comprendre la violence ambiante, et ses formes nouvelles, ni même à répondre à la question historique de savoir si le monde aujourd'hui est plus ou moins violent qu'hier.

La vie n'est pas la même, indéniablement, quand on peut sortir de chez soi sans craindre l'enlèvement, le viol ou l'assassinat, et quand on peut s'adonner aux arts ou aux sciences sans que les institutions qui les promeuvent soient régulièrement réduites en cendres. C'est le grand espoir des modernes, depuis plusieurs siècles, un espoir douché à intervalles réguliers : que la vie aujourd'hui soit moins dure qu'hier, faute d'être plus juste. Que le sens de l'histoire soit au moins celui

4. *Paris-Match*, 12 janvier 2017.

Dechainement_CS6_ok.indd 10 13/02/2018 09:55:27

d'un déclin de la violence, ce serait déjà ça, et du passage graduel, même saccadé, de l'âpreté des temps anciens à la fluidité conviviale des vies contemporaines. Un espoir dont certains font un peu vite une certitude historique, à coups de discours lénifiants sur la « pacification » des sociétés et notre quotidien supposé moins « rude » aujourd'hui qu'hier. Car qu'en est-il vraiment ? Est-il si évident que la violence ait décliné ? La première réponse, ambivalente, est celle qu'apportent nos facultés sensorielles, qui sont à la fois atrophiées et plus délicates que jamais, apathiques et tellement impressionnables.

Pour qui a la chance de n'habiter ni Caracas ni Lagos, ni Gaza ni Bagdad, ce qui domine en effet aujourd'hui c'est, d'un côté l'hypersensibilité à la violence, la chute de son seuil admissible, qui font du vol d'un téléphone à l'arraché ou d'une altercation de rue des épreuves traumatisantes, et de l'autre, indissociablement, l'acceptation indifférente de la violence de masse – que déversent au cœur de nos vies informations et fictions, ou la présence sous nos fenêtres, devenue familière, des demandeurs d'asile et des sans-abri qu'on ne remarque plus. Sauf quand l'odeur de leur déchéance parvient aux narines des passants pressés : entre impuissance et déni, la violence qu'il y a à dormir là, elle, les effleure de moins en moins. « Le cours de l'expérience a chuté[5] », annonçait déjà en 1933 le philosophe allemand Walter Benjamin. Dans les deux cas, brutalité physique à laquelle nos corps se sont déshabitués et brutalité globale à laquelle assistent nos esprits sans plus s'en émouvoir, l'histoire moderne va bien dans le sens d'une *perte de l'expérience*. L'expérience a été comme dissoute, son épreuve atténuée, sa leçon rendue inaudible – à mesure que se sont imposés l'irréalité envahissante des images et des machines, la mobilisation constante des affects par l'univers de la consommation, la désensibilisation des corps et des mémoires, toujours plus éloignés des émotions qui les

5. « Expérience et pauvreté », *in Œuvres*, vol. 3, « Folio », Gallimard, Paris, 2000.

Dechainement_CS6_ok.indd 11 13/02/2018 09:55:27

traversent, toujours plus confinés subjectivement, à l'abri des rigueurs du présent et des fantômes du passé.

Casque sur les oreilles, applis sous les doigts, les yeux rivés en temps réel sur sa correspondance, le citadin à l'ère du Web 3.0 évolue dans une alcôve, un sas perceptif. Sa bulle sensorielle rend plus proches de lui, effectivement, ses interlocuteurs lointains que les corps qu'il côtoie dans les rues et les couloirs. Le déni de la violence commence là, lorsque la sensibilité susceptible de l'éprouver, ou de la partager, n'est simplement plus disponible, qu'elle s'est absentée. Ce déni-là de la violence est d'autant plus puissant dans les sociétés « démocratiques », où les modes, les débats et les divertissements, à force de nous occuper, sont plus directement perceptibles que la brutalité de la domination, qu'ils escamotent derrière l'insouciance d'un monde étale, apparemment horizontal. C'est ce que suggérait la grande helléniste Nicole Loraux, en notant que depuis la *demo-kratia* athénienne, le *demos* du peuple (horizontal) avait toujours masqué le *kratos* de la domination (verticale)[6]. On ressent moins la violence, en tout cas, de même qu'on ressent moins tout le reste.

Or, le plus grave dans l'effraction n'est pas la blessure, ni dans la perte, la douleur de la disparition, qui suivent leur trajet de vie, passent par un processus de deuil – le plus grave serait de *ne pas* les ressentir. Ou plus assez pour que la douleur comme la perte existent. Insensible et douillet à la fois, le *sujet* de la violence, aussi bien celui qui l'inflige que celui qui la reçoit, se retrouve suspendu à côté du monde, dans les limbes d'une vie sans valeur, d'une expérience impossible. Il sait la violence, l'inflige parfois, la relaie souvent, mais il la sent de moins en moins. C'est le cas du pauvre pilote de drone militaire américain, un diplômé d'informatique qui, avec son joystick, déclenche des missiles Hellfire à 10 000 kilomètres du point d'impact, sur une grappe humaine imprécise à l'écran : les angoisses qu'il en tire,

6. « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Le Genre humain*, n° 27, 1993.

Dechainement_CS6_ok.indd 12 13/02/2018 09:55:27

et leur prise en charge par les psychologues militaires, ne sont pas une sombre plaisanterie, mais bel et bien une étape clé dans le processus en cours de désensibilisation de la guerre.

Quant à l'expérience que nous faisons de la violence dans l'histoire, elle aurait elle aussi perdu de son intensité. Il nous est répété, au Nord comme au Sud, aux descendants des colons comme à ceux des colonisés, que nous aurions plus de chance que nos parents, soumis à la violence des soulèvements d'hier et des guerres décoloniales, et *a fortiori* que nos grands-parents, pris dans la tourmente du second conflit mondial. Nous autres, enfants de la fin du XX^e^ siècle, avons été éduqués dans la certitude que rien n'avait été pire, ni ne pourrait désormais l'être, que la barbarie du XX^e^ siècle. Surtout du premier XX^e^ siècle. Trente années de suicide planétaire, essentiellement européen (du génocide arménien de 1915 à la libération des camps en 1945), dont se serait refermée l'infernale parenthèse. Arrimés à l'impératif universel du « plus jamais ça ! », et mus, en attendant, par les exigences de la surveillance et de la sécurité, nous serions voués à vivre en paix tant bien que mal, au gré des aléas des crises économiques et, pour les plus malchanceux, des conflits locaux. Une fois révolus les promesses du progrès et de la prospérité, avec la fin des « trente glorieuses », si mal nommées, et l'équilibre géopolitique d'un monde bipolaire, avec la fin de la Guerre froide. Mais est-on vraiment mieux lotis aujourd'hui qu'au cœur du « violent » XX^e^ siècle ? Et de quelle « paix » parle-t-on ? Voilà en tout cas deux évidences historiques à repenser, et à désoccidentaliser : l'idée que la violence dans son ensemble aurait été endiguée avec succès depuis l'époque des chevaliers ou celle de la première révolution industrielle ; et l'idée qu'après l'acmé des deux guerres mondiales on vivrait, bon an mal an, dans un monde moins dur. Dans les deux cas, rien n'est moins sûr. Difficile de suivre le psychologue canadien Steven Pinker, qui prétend démontrer un « déclin historique de la violence » : les gens n'ont jamais été aussi peu violents qu'aujourd'hui, estime le cognitiviste, et si l'on rapporte le nombre de morts à la population totale,

Dechainement_CS6_ok.indd 13 13/02/2018 09:55:27

ajoute-t-il, le XX^e^ siècle n'est en aucun cas le plus meurtrier de l'histoire[7]. Un usage du pourcentage qui ne suffit pas à emporter le morceau, et qui laisse de côté toutes les formes non mortelles de la violence, tous les autres ravages de la force. « La force qui tue est une forme sommaire, grossière de la force », écrivait la philosophe Simone Weil fin 1939, en proie à des maux de tête insupportables, relisant Homère à la lumière de l'anéantissement en cours de l'Europe. « Combien plus variée en ses procédés, combien plus surprenante en ses effets, est l'autre force, celle qui ne tue pas, c'est-à-dire celle qui ne tue pas encore[8]. »

C'est qu'au lieu de scruter l'horizon d'une progression ou d'une régression de la violence-monde (au sens de la violence qu'on retrouve partout dans le monde, qui s'y propage et y dessine l'ordre du monde), on ferait mieux, à toute époque, d'en examiner les modalités nouvelles. La violence, de fait, est omniprésente aujourd'hui, mais elle n'a plus les aspects familiers qu'on lui connaissait depuis l'aube de la modernité. Au sud du monde, l'esclavage est moins systématique qu'à l'époque des plantations et du travail forcé ; les mines et les chantiers y tuent pourtant plus massivement qu'hier, du golfe Persique à la Chine et l'Amérique latine. Et dans les pays plus favorisés, on ne meurt presque plus à la tâche, le corps sacrifié pour l'usine ; on peut mourir précocement d'épuisement nerveux ou de suicide au travail. On n'extermine plus ni ne déporte en masse des minorités vouées aux gémonies ; on expulse, endigue, diabolise, ou laisse mourir sur nos trottoirs la pléthore mondiale des migrants. On n'imprime plus la loi du plus fort sur la peau tendre du collégien en le tabassant dans un coin du collège ; on l'humilie sur les réseaux sociaux jusqu'à le pousser à bout. On ne défoule plus aussi souvent sa frustration économique ou sa honte sociale en agressions de bar ou en violences

7. Steven Pinker, *La Part d'ange en nous. Histoire de la violence et de son déclin*, tr. fr. Daniel Mirsky, Les Arènes, Paris, 2017.

8. « *L'Iliade*, ou le poème de la force », *in* Simone Weil, *Œuvres*, « Quarto », Gallimard, Paris, 1999, p. 530.

Dechainement_CS6_ok.indd 14 13/02/2018 09:55:27

domestiques ; on les exorcise sur des écrans hypnotiques, ou les mue en harcèlements moraux de toutes sortes. On ne pille plus aussi ostensiblement les ressources des pays pauvres ou les caisses de l'État ; on institutionnalise la prédation en mettant les lois nouvelles au service de la démultiplication hyperbolique de l'extorsion. Et on ne voit plus grand monde frapper un chien en public, ou pratiquer la chasse en toute saison ; on parque et on abat industriellement pour l'alimentation humaine cent quarante milliards d'animaux par an. En d'autres termes, de Hiroshima à Alep, et de la vague brune des années 1930 à la poussée populiste des années 2010, il importe moins de comparer, ni de quantifier, que de comprendre les nouvelles logiques de l'*effraction* : la violence a moins reculé que changé de formes. Elle n'a pas été enrayée, mais bien plutôt, comme on le verra, *prohibée*, d'un côté, et *systématisée*, de l'autre, à même les structures sociales et les dispositions affectives.

Il est urgent aujourd'hui de lever les yeux, de ne plus les fixer sur le choc ni l'événement, ou sur la vieille question insoluble des pulsions (qui feraient l'homme bon ou mauvais, selon les écoles). Et d'embrasser plutôt, de la violence, les formes, les modalités, les règles nouvelles de sa circulation. Plutôt que la juger ou l'essentialiser, il faut l'aborder rigoureusement comme un fait social, le point de convergence de forces précises et de mécanismes subtils, le lieu d'une logique et d'une énergétique spécifiques. Le terme courant de violence *aveugle* fait oublier toute la part d'acuité visuelle et de clairvoyance intellectuelle qui a toujours sous-tendu les pires des violences : « Le plus dangereux, dans la violence, est sa rationalité[9] », rappelait en 1979 Michel Foucault. C'est une rationalité spécifique qui a produit Auschwitz et Hiroshima, d'autres sont à l'œuvre, plus récemment, dans le génocide rwandais ou le désastre syrien, ou encore notre flambée terroriste actuelle. Et, de la souffrance au travail jusqu'aux sexismes aggravés, la violence produit encore

9. Entretien avec M. Dillon (*in Dits et écrits*, vol. 3, Gallimard, Paris, 1994, p. 803).

Dechainement_CS6_ok.indd 15 13/02/2018 09:55:27

sa rationalité propre. C'est la *rationalité* de la violence dont il faut considérer l'évolution, les logiques contemporaines inédites, et non pas sa genèse mythique, aussi obscure qu'hier, ni la question mal posée de sa pure quantité, statistique, clinique.

Le trajet emprunté par ce livre sera donc logique, progressif, et plus inductif que déductif – puisqu'un certain devoir d'empirisme s'attache à la question. Il sera trop rapide, mais en bondissant de scène en thème, de description en réflexion, et en partant à chaque fois d'une histoire d'aujourd'hui, on pourra composer un tableau général, saisir au vol quelques mécanismes décisifs de la violence actuelle. Et suivre, dans leurs circulations intriquées, ses parcours contemporains, de la guerre aux répressions de masse, du travail à la nouvelle pauvreté, de la sociabilité quotidienne aux rancœurs et aux haines ordinaires, qui s'épanouissent à l'abri du marché total qu'est devenu le monde. On ira repérer d'abord les violences séculaires, celles de la guerre, du terrorisme, de la prédation et des hiérarchies coloniales, de l'oppression de genre et de la destruction écologique, mais en traquant leurs formes neuves, leurs justifications inédites, leurs effets de contagion et d'entraînement les unes sur les autres. On resserrera ensuite la focale sur la logique qui surdétermine ces circulations et le lieu où elles ont souvent leur origine : le marché, et la violence nouvelle qu'il exerce sur les conditions de travail, les institutions intermédiaires, les pratiques politiques, les relations interpersonnelles. Le déchaînement est d'abord là, comme y incite le slogan du gouvernement inédit nommé en France en juin 2017 : « Libérer les énergies ».

On fera alors un pas de côté pour interroger l'histoire de la modernité occidentale comme « processus de civilisation », cette incorporation des normes et du savoir-vivre qui inciterait à réprimer ses instincts et endiguer sa propre violence. Que ce processus-là soit aujourd'hui en crise, sinon même en cours d'inversion, on le vérifiera en entrant dans les mécanismes psychiques, nerveux, pulsionnels de la violence contemporaine, entre goinfrerie consumériste et frustration narcissique, défoulement sportif et catharsis culturelle – au milieu d'un flot d'images

Dechainement_CS6_ok.indd 16 13/02/2018 09:55:27

qui inscrit une nouvelle violence *scopique* au cœur des vies de tous les jours. Au bout du compte, des cadavres du narcotrafic aux victimes des pathologies nouvelles, c'est la mort qui devient un business, et la violence elle-même, un produit d'appel du supermarché néolibéral – comme le propose la philosophe et activiste mexicaine Sayak Valencia, qui y voit un « capitalisme gore[10] ». On ne pourra qu'alors, une fois identifiés les points de congestion mortifère de ce circuit d'énergie, individuelle *et* collective, se demander quels types d'actions effectives sont mis en œuvre aujourd'hui pour enrayer le circuit infernal, et sortir de l'impuissance – parmi les mille résistances, globales ou infrapolitiques, qui s'éveillent depuis quelques années aux quatre coins du monde. Même précaires et minoritaires, elles témoignent d'une résolution nouvelle à reprendre la main, au lieu de continuer à subir comme des fatalités la violence systémique et, pour seule alternative, la résurgence des violences identitaires.

Au fil de ce parcours, on verra la violence sortir de l'ombre et des mirages qui nous l'escamotent, quitter son statut d'exception ou sa nature d'événement pour des modes d'existence plus pérennes, plus ordinaires, plus sournois parfois, qui imprègnent les psychés et saturent les ambiances sociales. En un sens, c'est la conflictualité elle-même qui, au nom de la concurrence économique, du fatalisme géopolitique et de l'éthique du moindre mal, a glissé en quelques décennies de la marge vers le centre du système. Elle a évolué d'une panoplie réduite à des formes innombrables (pas nécessairement létales, de plus en plus normalisées), et du régime de l'accident vers celui de l'incorporation durable dans des structures et des habitudes. Et au bout de cette même évolution de quelques décennies, qui l'a effacée des discours ambiants comme des normes en vigueur dans tout rapport social, jusqu'à la rendre impensable, la conflictualité directe a ressurgi plus récemment chez celles et ceux qui s'insurgent contre l'ordre du monde et sa violence

10. Sayak Valencia, *Gore Capitalism*, MIT Press, Cambridge, 2017.

Dechainement_CS6_ok.indd 17 13/02/2018 09:55:27

normalisée : ils affrontent désormais les pouvoirs en place en gestes autant qu'en paroles, et sont nombreux, cette fois, à ne plus vouloir se contenter de mots et de slogans.

Retour du refoulé ? Leur lucidité, en tout cas, est la bienvenue à l'heure de célébrer, en mots convenus et photos nostalgiques, les anniversaires des révolutions d'hier, avortées, défaites ou récupérées. Le centenaire d'Octobre 1917, quand la logique de la violence populaire permit de confier le pouvoir aux soviets d'ouvriers et de paysans pendant quelques mois, avant qu'ils n'en soient dessaisis entièrement par l'État bolchevique. Le cinquantenaire de Mai 68, cet élan de désir collectif qu'aucun mensonge rétrospectif ne nous enlèvera, mais qui consista, justement, à prendre la parole plutôt que les armes. Ou les mémoires moins célébrées des combats ouvriers de Lawrence Mills, aux États-Unis, ou des mines du Yorkshire outre-Manche. Car, plus souvent vaincue que triomphante, la mobilisation populaire, quand elle est disposée à l'affrontement direct, n'en a pas moins toujours été le seul moteur du progrès social, de l'émancipation juridique et économique. Ces derniers résultent beaucoup plus souvent, à travers l'histoire-monde, d'une poussée de violence sociale que d'une tranquille discussion d'experts ou de parlementaires. Ressurgit ici une question mal posée, qu'il faudra défaire de ses relents d'hormones et d'état civil : pourquoi les jeunes ont-ils toujours été plus susceptibles que leurs aînés de recourir, non plus à la violence gratuite, mais à cette violence révolutionnaire ou émancipatrice, y compris à ses dérives ? Ce n'est pas seulement affaire biologique ou démographique : romantisme des débuts, esprits influençables, joies de l'action, obstination de qui n'a encore rien à perdre. C'est aussi que la jeunesse, même dûment sacrifiable comme hier, même dûment encadrée comme aujourd'hui (ou l'inverse), demeure encore et toujours cet élément social largement indompté, inassimilable, sans lequel le changement ne serait pas envisageable. Qu'on appelle ou non « violence » l'opposition active la plus déterminée à l'ordre en place, elle participe toujours, aujourd'hui comme hier, de la *jeunesse du monde*.

5

Violence émancipatrice ?

« Le peuple a sa colère et le volcan sa lave,
qui dévaste d'abord et qui féconde après. »

VICTOR HUGO

En 1977, l'inassimilable Jean Genet, ni comédien ni martyr, opposait dans un court texte, pour défendre les actes peu défendables de la Fraction armée rouge, la « brutalité organisée » des pouvoirs et la « violence continuée » d'Andreas Baader et de ses compagnons. Si s'arracher ainsi aux contraintes de l'ordre en place mène à la condamnation maximale, Genet demandait alors pourquoi « le grain de blé qui germe et fend la terre gelée, le bec du poussin qui brise la coquille de l'œuf, l'enfant [qui naît] », passages à l'être violents entre tous, ne sont pas eux aussi déférés devant les tribunaux. Car « violence et vie sont à peu près synonymes[1] », soufflait-il. Quarante ans plus tard, la question est rouverte de ce que vont faire, afin de sortir de la violence à sens unique, tous ceux qui n'ont, ou n'auront bientôt, plus rien à perdre. C'est la vieille question de la violence éman-

1. Jean Genet, « Violence et brutalité », *Le Monde*, 2 sept. 1977.

Dechainement_CS6_ok.indd 189 13/02/2018 09:55:35

cipatrice, qui hérisse les bons esprits et excite les guérilleros de salon. Si l'on veut échapper à leurs deux impasses, symétriques, on ira plutôt repérer, parmi le réveil dispersé des soulèvements et des mouvements sociaux dans le monde des dix dernières années, les nouvelles logiques de résistance – occupation des lieux, ancrage des luttes, formes de vie en rupture, sabotages, construction de l'autonomie, radicalismes écologique et sexuel. De tels phénomènes sont encore isolés, ultra-minoritaires, associés pour l'heure à quelques toponymes (Occupy Wall Street, la Selva mexicaine, la place Tahrir, la Puerta del Sol, Notre-Dame-des-Landes, les *townships* du Cap, les quartiers d'Athènes…).

Mais ils n'ont plus grand-chose à voir avec la violence politique revendiquée des jeunes jusqu'au-boutistes des années 1970, dont nous séparent quatre décennies de prohibition légale et de disqualification politique de toute forme d'action directe. Pourtant, autre signe des temps, les nouveaux collectifs sont nombreux à déterrer, sinon la hache de guerre, du moins la question trop longtemps proscrite de la violence militante, qu'ils discutent très directement : la violence, lorsqu'elle est instrumentale, tactique, peut s'avérer payante, et il serait dommage d'en exclure l'usage *a priori*. Tout le problème, ici, est celui du lien à établir entre opposition et construction : entre l'action destituante contre les pouvoirs en place et l'élaboration patiente de formes d'autonomie collective, ou entre le désir qui monte de *se rendre ingouvernables* et le projet social qu'esquissent sur le terrain ces résistances actives. Mais on sait une chose : à l'ère des désaffiliations et du déclin des organisations politiques traditionnelles, le militantisme classique, professionnel ou encarté, pour nécessaire qu'il soit, n'y suffira pas. Car chaque modalité du refus a son rôle à jouer, des moins perceptibles, qui peuvent ronger pourtant jour après jour les piliers de l'ordre, jusqu'aux trajectoires individuelles les plus farouchement indociles.

Dechainement_CS6_ok.indd 190 13/02/2018 09:55:35

Les explosions de la misère

À Hong Kong, en 2014, des parapluies colorés protègent des gaz lacrymogènes. À New York et Oakland, fin 2011, des tentes abritent les « occupants » des places publiques, et sont équipées parfois d'un écran de connexion par Skype avec les autres villes occupées. À San Cristobal de las Casas, en 1994 puis en 2012, des passe-montagnes servent à se reconnaître, à échapper à l'identification, et quelques planches permettent à chacun d'improviser un petit podium où se jucher, pour affirmer la dignité de l'acte de se soulever. Au Caire, en janvier 2011, les pavés de la chaussée font reculer le cordon policier, classiques peut-être mais pas dans la capitale égyptienne. Depuis 2009, dans la ZAD (zone à défendre) de Notre-Dame-des-Landes, et non loin de là dans les rues de Nantes, une pluie de boulons récupérés freine l'avancée des CRS, des blocs de béton faits maison bloquent le passage de leurs cars et de leurs canons à eau. À Séoul, en 2009-2010, les grues des chantiers offrent un abri haut perché, au sommet duquel les syndicalistes les plus acharnés peuvent tenir plusieurs semaines, nourris par des complices grâce à l'usage nocturne du monte-charge.

À Londres et Birmingham, en août 2011, des caddies de supermarché entravent l'avancée des forces de l'ordre et des milices d'autodéfense des commerçants, et transportent ce qu'on a récupéré dans les magasins abandonnés. À Tunis et Aden, en 2010-2011, le briquet suffit à brûler symboliquement casquettes volées aux militaires ou affichettes du gouvernement honni, mais aussi à rendre hommage aux quelques immolations de protestation qui déclenchèrent l'insurrection. Dans la province québécoise de Lanaudière comme dans la vallée italienne de Suse, en 2016-2017, c'est parfois la meuleuse d'angle, pour saboter les chaînes des engins de chantier qui sont censés y construire respectivement une ligne à haute tension et un immense tunnel pour la nouvelle ligne TGV. À Paris, Catane ou Barcelone, en 2016, et bien au-delà depuis

Dechainement_CS6_ok.indd 191 13/02/2018 09:55:35

plusieurs années, c'est le marteau, pour détruire les claviers des distributeurs de billets de banque, et le pochoir, pour rendre leur écran inutilisable – et pour couvrir les façades des avenues des nouveaux tags inspirés, qu'ils rappellent ou non les graffitis-dazibaos de 1968 (le printemps français, cette fois, affichait « le monde ou rien », « la précarité doit changer de camp » ou encore « amour, émeute et cuisine »).

On a vu que la violence systémique de la consommation passait par des objets, désirés et fétichisés ; la contre-violence des insurrections nouvelles fait aussi usage d'objets, plus ordinaires, qu'elle détourne tactiquement. Mais sont-ils, à eux seuls, les symptômes épars d'un réveil social mondial ou de pauvres lambeaux défensifs face aux armes de la police et aux milliards de la Bourse ? Leur rôle concret d'instruments de lutte ou de défense, et pas seulement de reconnaissance symbolique, signale que pour leurs usagers les mots ne suffisent plus, ni le vieux théâtre de la discussion dite « démocratique », avec ses négociations biaisées et ses promesses électorales. On agit, dorénavant, manuellement et stratégiquement, on bricole, on s'organise. On n'attend plus des pouvoirs en place, ni des débats sur l'agora, les améliorations qu'ils promettent depuis un demi-siècle sans qu'elles n'aient jamais lieu. On mise cette fois sur l'action collective, précise, durable, déterminée.

La violence de l'oppresseur a toujours eu sur les opprimés un effet indécidable, imprévisible : elle peut « étrangler ou réveiller[2] », selon le type d'action qu'on lui opposera, dit le journaliste Ta-Nehisi Coates de la violence qu'endurent depuis quatre siècles les Noirs d'Amérique. Au-delà de leur seul cas, ce mot de *réveil*, même en lui ajoutant les qualificatifs de « timide », de « très insuffisant » ou d'« encore minoritaire », désigne assez fidèlement la situation sociale mondiale actuelle. Dans *réveil*, il y a l'idée qu'un sommeil prend fin, avec ses rêves et ses cauchemars, et qu'en se remettant debout on

2. Ta-Nehisi Coates, *Une colère noire*, *op. cit.*, p. 35.

Dechainement_CS6_ok.indd 192 13/02/2018 09:55:35

secoue, jusqu'à peut-être le dissiper, le sentiment d'effroi qui figeait le corps. Qu'on s'ébroue, en quelque sorte, afin de se défaire de la gangue d'angoisse et de violence subie qui nous enserrait. « Le capitalisme pourrissant secrète de la violence et de la peur à haute dose. Il [faut] que la colère l'emporte sur la peur, et que la violence s'éclaire à nouveau d'un objectif politique[3] », écrivait le philosophe et militant Daniel Bensaïd en 2009. Le réveil en question a pour enjeu, précisément, cette substitution : celle de la colère à la peur, et celle de l'action sous toutes ses formes – y compris, si besoin, une violence ponctuelle, défensive, instrumentale, à visée émancipatrice – à la violence aveugle des nihilistes, à la violence excluante des nouveaux réactionnaires, et toujours à la violence dominante qui, partout, est passivement endurée.

Car réveil il y a. Le virage néolibéral des années 1980 puis l'effondrement sur lui-même du bloc soviétique à la charnière des années 1990 avaient démobilisé le mouvement social, réprimé ou découragé les luttes, tétanisé l'esprit de résistance un peu partout dans le monde. Le mitan de la décennie 1990 a vu, d'abord, surgir quelques ripostes : les insurrections indigènes de type collectiviste en Amérique latine, inaugurées par les zapatistes du Chiapas en 1994 ; dans la foulée des grèves françaises de l'automne 1995, les mouvementismes européens en défense des chômeurs, des minorités sexuelles ou des sans-papiers ; et, à partir du contre-sommet de Seattle en 1999, contre la réunion de l'Organisation mondiale du commerce, la vague altermondialiste du tournant du millénaire. Si cette dernière a été stoppée net dans son élan par la réaction sécuritaire aux attentats du 11 septembre 2001 et son chantage au « choc des civilisations », on a assisté à partir du milieu des années 2000 à une série de soulèvements dispersés, sans rapport les uns avec les autres.

Celui des pacifistes euro-américains contre l'occupation de l'Irak, avec les manifestations monstres de 2003. Celui

3. « Une violence stratégiquement régulée », *Lignes*, n° 29, mai 2009, p. 89.

Dechainement_CS6_ok.indd 193 13/02/2018 09:55:35

des banlieues françaises de novembre 2005 qui, derrière les reproches de gratuité ou de nihilisme, se voulait une révolte contre l'humiliation quotidienne et, comme telle, s'inscrivait dans la tradition occidentale d'émeutes politiques des minorités (Harlem en 1935, Chicago à l'été 1968, ou, en 1981, Les Minguettes, près de Lyon, et Brighton, au sud de Londres). Ou même celui de la ville mexicaine d'Oaxaca en 2006, organisant pendant six mois son autonomie sociale sur un modèle plus proche de la Commune de Paris que des agitations identitaires. Depuis lors, soit une bonne douzaine d'années, le nombre d'émeutes et de soulèvements sur la planète s'est envolé, avec même un quintuplement entre 2009 et 2013, d'après le décompte que tente de faire l'anthropologue Alain Bertho[4] des « rages populaires » à travers le globe : par son intensité, cette séquence-là, qui n'est pas terminée aujourd'hui, s'apparente selon lui, malgré une plus grande dispersion des causes et des lieux, à deux séquences seulement des deux derniers siècles, celle du « printemps des peuples » dans l'Europe de 1848 et celle des protestations mondiales de la fin des années 1960.

De fait, depuis la « commune » d'Oaxaca en 2006 jusqu'aux émeutes de juillet 2017 à Hambourg, en marge du sommet du G20, la dernière décennie, marquée par le grave krach financier de 2008, signale une extension mondiale du mouvement social, fût-elle saccadée et non coordonnée. Protestations indigénistes d'inspiration socialiste en Amérique du Sud. Autonomie organisée de quartiers entiers des métropoles dévastées par la crise économique, à Athènes, Barcelone, Rouen, Detroit ou Mexico. Résistances ouvrières en Asie, contre les déplacements de population (en Chine) ou la précarisation des emplois (en Corée du Sud). Multiplication des luttes écologiques radicales contre les grands projets industriels, du Dakota du Nord aux ZAD françaises et, plus largement, aux nouveaux collectifs ruraux lancés par des jeunes venus des villes. Et le « mou-

4. Voir son site « anthropologie du présent » (https ://berthoalain. com) et son essai *Le Temps des émeutes*, Bayard, Paris, 2009.

Dechainement_CS6_ok.indd 194 13/02/2018 09:55:35

vement des places » qui enflamme depuis quelques années, avec un succès inégal, certaines agglomérations d'Europe, des Indignés madrilènes campant sur la Puerta del Sol (2012) aux protestataires parisiens de Nuit Debout occupant la place de la République (2016). Mais c'est surtout la triple surprise de l'année 2011 qui suggère un potentiel de contestation très sous-estimé, et déjoue soudain tous les pronostics.

En août, les émeutes de Tottenham, sociales autant que « raciales », ont agité la Grande-Bretagne post-thatchérienne dûment néolibéralisée, qu'on croyait pacifiée pour de bon. Le mouvement Occupy Wall Street, à partir de septembre, qui de New York s'est bientôt étendu à plus de 2 000 villes aux États-Unis, a propagé comme une traînée de poudre ses campements sauvages et son activisme décousu dans l'Amérique qu'on disait démobilisée de Barack Obama. Et surtout, quelques mois plus tôt, les « printemps arabes », foules populaires en colère descendues dans la rue contre la corruption et la ploutocratie au pouvoir (dans la foulée des manifestations tunisiennes de décembre 2010), parvenaient en quelques jours, en laissant peu de morts sur le carreau, à renverser les dictatures « indéboulonnables » de Ben Ali en Tunisie, de Hosni Moubarak en Égypte, d'Abdallah Saleh au Yémen et, plus indirectement, de Mouammar Kadhafi en Libye – sous le nez d'un Occident stupéfait, qui ne bronchait pas. Bien sûr, beaucoup des pays concernés, comme souvent après de telles poussées révolutionnaires, ont ensuite subi le retour de bâton des forces de la réaction, en l'occurrence les militaires et les islamistes, quand ils ne se sont pas enfoncés, comme la Syrie, dans une guerre civile sans fin. Reste que, de New York au Caire, de Londres à Tunis, là où rien n'était supposé possible, les possibles soudain se sont rouverts.

Au fil de ces douze dernières années, la violence a toujours été le fait moins des manifestants que des forces de l'ordre, compte tenu du rapport des forces et des innovations policières (taser, nouvelles grenades, nasses mobiles, rues et places barrées). Mais, avec les débordements qu'elle a aussi occasion-

Dechainement_CS6_ok.indd 195 13/02/2018 09:55:35

nés, cette séquence historique a vu ressurgir le vieil anathème contre la « sauvagerie » de la plèbe. Plus que jamais, les « foules destructrices », dont jadis le sociologue Gustave Le Bon dénonçait la « déraison » contagieuse et la cohue « criminelle »[5], ont déchaîné contre elles les discours de l'élite et l'opinion de la majorité silencieuse. Sauf que, loin des médias dominants et des sondages officiels, un contre-discours a vu le jour. Au poncif de l'explosion aveugle, certains ont opposé l'idée de « lutter pour comprendre », de la lutte « comme seule part du monde que tu peux contrôler »[6]. À la certitude que la rage collective est stérile, d'autres ont opposé « le devoir de haine [qui] rend productives les colères que le système suscite de toutes parts contre lui[7] ». À l'image de la horde lyncheuse, d'autres encore ont opposé l'intelligence spécifique de l'émeute, faite de stratégie, de détermination offensive, de vitesse et de surprise[8]. Et plus largement, au rationalisme dominant, qui juge incompatibles le spontanéisme de l'émeute et l'organisation politique, ou la contre-violence et la contre-proposition, les nouveaux penseurs critiques ont opposé la notion d'un sujet collectif en train de se former, malgré tout, sur le terrain des combats, dans le chaos des affrontements – à Clichy-sous-Bois en 2005, à Séoul en 2009, à Tunis en 2010, à Oakland en 2011, à Athènes en 2012.

Pourtant, n'en déplaise aux romantismes de la violence politique, l'insurrection à elle seule ne suffit pas à former ce sujet collectif. La violence ponctuelle, essentiellement défensive, des nouveaux mouvements sociaux n'est qu'un aspect d'une plus large palette d'actions, le seul bien sûr qui intéresse le commentaire officiel. Leur mot d'ordre, aujourd'hui, est celui de la « diversité des pratiques », d'une efficacité multi-

5. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, PUF, Paris, 2013 [1895].

6. Ta-Nehisi Coates, *Une colère noire*, *op. cit.*, p. 143.

7. Georges Labica, *Théorie de la violence*, Vrin, Paris, 2007, p. 252.

8. « Réflexions sur la violence » (anonyme) : https://lundi. am/Reflexions-sur-la-violence.

Dechainement_CS6_ok.indd 196 13/02/2018 09:55:35

forme qui contourne les impasses de la négociation, et qui, par sa pluralité même, leur semble seule capable de sortir de l'impuissance la majorité opprimée. Occuper les lieux publics. Pérenniser les mobilisations. Insinuer un groupe compact à l'abri d'une foule hétéroclite (comme le faisaient les fameux « Black blocs » des manifestations des années 2000). Désigner nommément les ennemis. Désobéir ponctuellement à la loi. Discuter tous ensemble les tactiques et les programmes. Refuser la séparation officielle entre bons manifestants et méchants « casseurs ». Initier des actions collectives en justice. Saboter les machines adverses. Maîtriser sa communication. Réinventer les slogans. Et, de plus en plus, associer combat en acte et logistique de la survie, lutte directe et forme de vie collective au quotidien.

Ces initiatives diffuses, dispersées et encore minoritaires, s'inscrivent dans la tradition de ces « luttes faibles » dont l'histoire reste à retisser : les dissidences clandestines, les pionniers encore isolés de la révolution des droits (civiques, sociaux, culturels), mais aussi les guérillas petites et grandes, celles des esclaves ou des sans-grades, des exilés de l'intérieur ou des sans-étiquette, avec leurs tactiques de sape et leur patience stratégique. De telles luttes, encore une fois, n'ont la violence ni pour objectif ni pour arme première. Leur mode opératoire et leur chance de succès tiennent plutôt au continuum qu'elles parviendront à établir entre actions violentes et pratiques non violentes, entre le cocktail Molotov et la pétition, le sabotage et la logistique de vie, l'occupation illégale et le recours juridique auprès d'instances internationales. Pareil continuum invalide la distinction entre violents et non-violents, imposée par les autorités afin d'intimider les hésitants et de disqualifier les plus résolus, et de naturaliser une question surtout circonstancielle : on ne naît pas violent ou non-violent ; on est non-violent ce soir, mais violent demain matin, une fois écrasée la marche pacifique, ou arrêtés brutalement des innocents.

Mais on ne se bat pas que sur le pavé. Derrière les explosions de la misère il y a l'insoumission ordinaire, les petites

Dechainement_CS6_ok.indd 197 13/02/2018 09:55:35

indisciplines, les habiletés et les ruses qui affranchissent plus continûment. Soit tous ces « arts de faire », on peut ajouter de *faire non* (et non seulement de *dire non*), que Michel de Certeau tentait de revaloriser contre les théories rigides de la violence d'ensemble et de la contre-violence de masse, trop générales pour pouvoir rendre justice aux luttes infimes de tous les jours[9]. Le continuum des résistances, leur ténacité et leurs convergences comptent donc beaucoup plus, ici, que la question posée isolément de la violence. Car s'il est vrai qu'aucun progrès social, aucune émancipation collective n'ont été dans l'histoire obtenus *sans* violence, par les seules vertus de la raison et de la discussion, il faut ajouter tout de suite que leur conquête a requis, à côté d'une phase limitée de violence, beaucoup d'autres modalités d'action : la conversion des esprits, la force du nombre, les stratégies d'alliance, le poids des grandes grèves, les effets du boycott parfois, et en amont, aiguisant la volonté, mobilisant les corps, ces micro-résistances du quotidien, fraudes ou ripostes, toujours inventives, joyeuses, opiniâtres.

À une extrémité de ce continuum, on a la violence directe, réactive ou tactique. À l'autre, les modalités sans nombre d'un *vivre-contre* éparpillé, intermittent, souvent infime, qui n'a pour limites que celles du courage et de l'imagination. Il suffit, pour s'en persuader, de croiser au café du coin ouvrières ou employés de bureau partageant un verre à la sortie du travail, quand ils sont en train de se délester, en bons mots et en éclats de rire contagieux, de l'autorité arbitraire et du labeur abêtissant – pour les moquer, les déjouer ou juste les oublier. Il suffit de voir cette liberté esclaffée, qui n'est pas la liberté libérale du marché sans entraves. Sa puissance collective en acte, bien plus convaincante que les radotages sur le « vivre-ensemble ». C'est là qu'on se retrouve, pendant quelques dizaines de minutes, dans les interstices, vitaux, de la violence systémique. Dans

9. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien, 1 : Arts de faire*, Gallimard, Paris, 1980.

Dechainement_CS6_ok.indd 198 13/02/2018 09:55:35

la manifestation la plus paisible, mais en aucun cas la moins offensive, d'une contre-violence en acte.

Un demi-siècle de prohibition

Dans un entretien de 1986, juste après l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl, Günther Anders, quatre-vingt-quatre ans, philosophe et militant antinucléaire, se déclarait préoccupé depuis toujours par la « destruction de l'humanité » et la nouvelle « obsolescence de l'homme ». Particulièrement remonté, il estimait le collectif humain « menacé de mort » par la folie techno-industrielle, et donc en état de « légitime défense ». Dans ce contexte, la non-violence revendiquée par les activistes écologistes lui apparaissait comme une « renonciation à l'action », ou un « autre mot pour dire lâcheté ». Il appelait, au contraire, à « passer à l'action ». Et ne voyait pas d'autre solution conséquente que la violence directe, y compris le meurtre des industriels ou des policiers chargés de défendre cette « troisième révolution industrielle » de l'atome – « je ne leur pardonnerai jamais de m'avoir forcé à briser le tabou du meurtre[10] », lâchait-il. Incompréhensibles dans l'ambiance « pacifiée » de cette fin de Guerre froide, les propos du vieil homme ont déclenché une polémique en Allemagne, où les bons esprits l'ont accusé d'incitation à la violence. On a rappelé son habitude de la provocation ; on l'a dit fatigué, aigri, en déclin. Il n'en était rien. Violence salutaire contre menace de mort : le vieillard, à l'inverse, était lucide. Chaque époque, sans doute, a son seuil d'acceptation d'une telle contre-violence : ce seuil n'a jamais été plus bas qu'au cours des quarante dernières années.

De fait, dans la France d'aujourd'hui, il est plus facile d'imaginer le général de Gaulle mis en examen que Georges

10. Günther Anders, *La Violence : oui ou non. Une dicussion nécessaire*, tr. fr. Christophe David, Fario, Paris, 2014.

Dechainement_CS6_ok.indd 199 13/02/2018 09:55:35

Sorel ou Frantz Fanon, s'ils étaient encore des nôtres, laissés en liberté. Les mots du premier sur l'« ère des martyrs » à venir et la « force nécessaire de la violence prolétarienne » contre la « férocité bourgeoise », et les idées du second sur la « patience du couteau » et la violence « régénératrice » qui « désintoxique le colonisé » leur vaudraient sans nul doute une incarcération pour apologie du terrorisme – de même que ces dernières années, un Julien Coupat ou un Jean-Marc Rouillan furent emprisonnés uniquement pour leurs propos. Alors qu'au contraire, dans le chaudron des années 1970, ces termes-là passaient inaperçus, ou pour de sages euphémismes. Surenchère rhétorique de l'après-68, effectivement, dans l'éloge politique de la violence prolétarienne et les vertus dialectiques de la « sage-femme de l'Histoire », comme Marx nommait la violence. Aujourd'hui prévaut, au contraire, l'interdiction morale et légale d'y faire appel, ou même d'en constater par écrit l'usage politique nécessaire du côté des opprimés. Sous les mandats de Georges Pompidou et même encore de Giscard d'Estaing, le terme de « violence émancipatrice » frisait le pléonasme pour tous les gauchistes à lunettes ; l'expression est devenue un dangereux oxymore pour la plupart de leurs homologues actuels, et une patate chaude chez les jeunes militants. Que s'est-il donc passé en quarante ans ?

Bien sûr, dans l'ébullition politique des années 68, la lutte armée et l'enlèvement ciblé étaient des tentations beaucoup plus rhétoriques, et dogmatiques, qu'effectives. À quelques célèbres exceptions près : les assassinats politiques perpétrés en Italie par les Brigades rouges, en Allemagne par la Fraction armée rouge, en France, peu après, par le groupe Action directe – ou encore la « propagande par le fait » du collectif clandestin Weather Underground outre-Atlantique, ou même le bref kidnapping de Robert Nogrette, cadre chez Renault, par les maoïstes normaliens de la Gauche prolétarienne. Il faut dire que ces militants enflammés, certains plus actifs que loquaces, pouvaient payer de leur vie les actions menées pour la cause

Dechainement_CS6_ok.indd 200 13/02/2018 09:55:35

ouvrière, à l'instar de Pierre Overney, abattu en février 1972 devant l'usine Renault de Billancourt.

Mais ce qui reliait alors les bavards des assemblées enfumées, ces quelques soldats de la lutte directe et les libertaires plus hédonistes qui traînaient dans leur sillage était, toujours, l'intensité politique des expériences du corps. L'épreuve sensible d'une révolution en cours. Sa part d'illusion délirante, et parfois de terrorisme intellectuel, n'empêchait pas qu'elle fût éprouvée, pour de bon. On y croyait. C'était un nœud inextricable, à même les subjectivités, de violence politique assumée, fût-elle romantisée, de vie en rupture et, souvent, de désir sexuel libéré. C'est ce que raconte Mathieu Riboulet, à la façon d'une élégie romaine, dans le récit de ses engagements adolescents au cœur de la décennie 1970, qui ont mêlé la découverte de son désir pour le corps masculin et son envie partagée de venger tous les camarades « abattus comme des chiens » par les polices du monde : « Au corps il faut confier la force de nos désirs et de nos volontés, lui déléguer le soin de faire de nous des armes », écrit-il. Et plus loin : « Nous nous sommes saisis de la violence, à pleines mains, nous en avons disputé le monopole à l'État », avant d'évoquer, comme une catharsis politique du corps, cet « allègement du poids pesant sur nos épaules à l'instant où, tremblants mais rigoureux et fins, nous avons balancé sur des murs suant de peur les premiers projectiles de notre vie nouvelle »[11].

La violence militante active était alors un phénomène mondial, justifié souvent par la cruauté de ses ennemis politiques, qu'ils soient les forces de l'ordre ou les factions d'extrême droite – FBI ou suprémacistes blancs aux États-Unis, partis et groupes paramilitaires à la solde du pouvoir en Amérique latine, nationalistes et syndicats du crime nippons contre les groupes gauchistes (comme Nihon Sekigun, l'« Armée rouge » japonaise). Ou bien, en France, contre les nombreuses cellules

11. Mathieu Riboulet, *Entre les deux il n'y a rien*, Verdier, Lagrasse, 2015, p. 63 et 88-89.

Dechainement_CS6_ok.indd 201 13/02/2018 09:55:35

d'extrême gauche, bientôt interdites ou autodissoutes, les gros bras fascisants du GUD et de l'OAS mais aussi les services de police du ministre de l'Intérieur Raymond Marcellin, partisan d'un brutal retour à l'ordre après la « chienlit » de 1968. Des guerres de position qu'on peine à imaginer à l'heure actuelle. Les querelles d'intellectuels des années 1950-1970 autour de la violence politique « nécessaire » sont, elles aussi, tout bonnement impensables aujourd'hui. Défense par Sartre du terrorisme tiers-mondiste, ou par Merleau-Ponty des purges politiques du bloc de l'Est, auxquels Albert Camus répondait en dénonçant la surenchère dans la brutalité et la « casuistique du sang » chères aux écrivains engagés. Éloge par Fanon de la résistance armée contre l'occupant colonial, dans laquelle il voyait une force vitale et la reconstruction d'une communauté, tandis que Hannah Arendt lui répondait en blâmant l'« ivresse » et l'« escalade » de cette spirale de la violence et de la contre-violence, qu'elle observait d'un œil critique, au même moment, chez les factions les plus radicales du mouvement noir pour les droits civiques – Black Panthers ou Nation of Islam. Débats et sigles qui nous paraissent antédiluviens. De ce monde révolu, de ce moment d'incandescence politique et de dogmatisme naïf, indissociables, dont il semble parfois ne rester que quelques clichés jaunis, nous séparent en effet quarante ans de contre-révolutions. Et quarante ans d'une prohibition systématique de la violence politique, disqualifiée stratégiquement, fustigée moralement et, bien sûr, réprimée policièrement.

À partir du crépuscule des années 1970, puis du retour de bâton des années 1980, toute forme de révolte politique, toute fronde qui ne fût pas juste verbale, culturelle, médiatique, ironique, mais directe et active, s'est trouvée *interdite* : au sens de la proscription pénale et morale, mais aussi, comme une fixité des corps, au sens d'interloqué, de médusé. Le refus en acte, la contestation directe, la violence protestataire étaient tellement sidérants, désormais, qu'autocensurés par avance, le plus souvent. À la répression brutale des gauchismes ou même des

Dechainement_CS6_ok.indd 202 13/02/2018 09:55:35

progressismes de la phase précédente – leurs groupes déclarés illégaux, leurs militants jetés en prison, leur logique conspuée à longueur de journal –, s'est ajouté un autodésarmement unilatéral de toutes les forces d'émancipation. Partout on a rendu les armes, désavoué la violence, exorcisé en public une simple erreur de jeunesse et, jetant le bébé avec l'eau du bain, déconseillé aux plus jeunes de prendre le même chemin – qu'on ait évolué, alors, vers la respectabilité électorale ou la dépression larvée, ou qu'on ait rejoint les ennemis d'hier en passant, comme certains, « du col Mao au Rotary[12] ». Chemin qui ne mène nulle part, répète la nouvelle doxa, voué à l'échec ou à favoriser, en réponse, le durcissement de la Réaction. Il y a bel et bien, au cœur de cette génération des années 1960-1970, de ses reniements comme de son narcissisme collectif, un processus profond de « deuil de la violence politique[13] » – avec ce qu'il suppose, comme chez Freud, d'oubli, de mélancolie, d'abjuration, de retournement même contre l'objet du deuil. Terminé : on ne nous y prendra plus.

La violence, comme horizon tactique mais aussi comme donnée constitutive de la question sociale, a ainsi quitté les gauches, d'Occident et d'au-delà. Et, avec tous ceux qui ont retourné leur veste, elle est même passé dans le camp d'en face, qui n'en demandait pas tant. On a purgé moralement ses tentations coupables des années 1960 grâce à la nouvelle doctrine « antitotalitaire », plus active en conférences de dissidents soviétiques qu'en pressions politiques effectives sur Moscou, et contre les communismes (réels ou virtuels) que contre les dictatures africaines ou les militaires argentins. On a organisé, de livre à succès en talk-show pionnier, de véritables cérémonies de désenvoûtement idéologique, pour arracher de son corps, et de sa jeunesse errante, le dangereux diable

12. Guy Hocquenghem, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Albin Michel, Paris, 1986.

13. Isabelle Sommier, *La Violence politique et son deuil. L'après-68 en France et en Italie*, PUR, Rennes, 1998.

Dechainement_CS6_ok.indd 203 13/02/2018 09:55:35

rouge qui l'avait possédée. On a réorienté sa furie, toujours très rhétorique, contre la panoplie du commun et du collectif, que l'histoire aurait condamnée, et au service cette fois de tout ce qu'on vomissait hier : l'individualisme libérateur, la créativité de l'entrepreneur, le détricotage de l'État social, la culture patrimoniale, ou même les boucliers de missiles américains protégeant l'Europe des menaces venues de l'Est[14].

On a révisé l'histoire, afin d'en éliminer la violence ou de faire la preuve, avec l'idée d'une violence irréductible, que l'ordre en place était le bon. En France, on a réécrit l'histoire de la III^e^ République, dont ont disparu les cadavres des communards et l'empire colonial, double origine inassumée. Puis celle de la Révolution, dont le bicentenaire en mondovision a été l'occasion de clore officiellement la longue séquence historique de luttes populaires et de conquêtes sociales qu'elle avait ouverte – c'était fini, cette fois, pour de bon, puisque la Terreur de 1793 était présentée partout comme l'unique vérité de toute révolution, destinée à s'achever dans le sang et les guerres intestines. À ce titre, les décennies qui se sont écoulées depuis l'effervescence du moment 68 ont été celles non seulement d'une excommunication de toute violence, mais de sa dénégation, de sa dissimulation et d'une hypocrisie nouvelle. Des euphémismes inédits ont fait leur apparition, qui ont peu à peu pacifié la langue courante. On parle de « partenaires sociaux », de « frappes chirurgicales » ou d'une nécessaire « ingérence humanitaire », en lieu et place de la guerre et de la lutte des classes. Cette dernière, d'ailleurs, est déclarée obsolète, invalide, remplacée par une rivalité joueuse et créative de tous les « sociostyles » et des sujets économiques, libres et rationnels.

À même les discours, à même les injonctions nouvelles et les divertissements démultipliés, les antagonismes réels par-

14. *La Force du vertige* d'André Glucksmann (Grasset, Paris, 1983), ancien maoïste, se lit ainsi comme une déclaration d'amour à l'arsenal militaire des États-Unis.

Dechainement_CS6_ok.indd 204 13/02/2018 09:55:35

tout sont escamotés, les luttes niées. Et la violence, quand elle a lieu, est envisagée le plus souvent comme n'ayant ni cause ni fondement. Le conflit, quel qu'il soit, est vu désormais comme une contingence, un malheureux hasard. Et non plus comme l'hostilité chronique et le rapport de forces structurel qu'y voyaient les esprits de la génération précédente. Violence et conflit ne relèvent plus de l'histoire, de la logique sociale, d'une dialectique longue ; mais uniquement, dorénavant, de la fatalité, de la « nature humaine » heureusement domestiquée et, quand ils explosent, de l'exception regrettable. La violence, en somme, aurait quitté l'histoire, la société, la politique. Elle a quitté, plutôt, leurs discours et leurs récits officiels, leur vocabulaire conceptuel, pour mieux travailler de l'intérieur le corps social sans que personne y trouve à redire. Une telle évolution explique mieux que l'esprit de curé le réflexe des médias dès qu'une manifestation déborde : « la violence est-elle la solution ? » y lit-on à longueur de colonnes – avec ce genre de question, manchettes et éditoriaux soumettent surtout leurs lecteurs à la pédagogie du maintien de l'ordre en place.

Mais puisque le souffle de subversion des trois décennies d'après-guerre, celles de la décolonisation et de l'État-providence, celles de l'émancipation des mœurs et de la contestation sociale, s'est trouvé ensuite interdit d'expression politique, il est allé se loger ailleurs. Hors du champ politique. Là où aucune matraque ne pourra le mater. Au fil de ces dernières décennies, il a connu, un peu partout dans le monde, des prolongements contre-culturels plus ou moins confidentiels, plus ou moins récupérés – loin, en tout cas, des médias dominants et de la culture légitime, ou de l'esprit potache de Canal + et MTV. Une logique de l'enclave dérogatoire, ou de la « zone d'autonomie temporaire[15] », a placé l'insoumission politique à l'abri de la culture indépendante et déblayé ainsi

15. Hakim Bey, *TAZ. Zone autonome temporaire*, tr. fr. Christine Tréguier, L'Éclat, Paris, 1997.

Dechainement_CS6_ok.indd 205 13/02/2018 09:55:35

le terrain pour les contre-cultures numériques et les nouveaux espaces d'autonomie des années plus récentes.

Si, à la fin du XX^e^ siècle, l'explosion du paysage télévisuel et de la presse magazine est allée dans le sens du nouveau conformisme, des enclaves d'insoumission y ont brillé quelques années durant comme des diamants noirs : fanzines invendables en kiosques, radios libres pour les détenus ou les fortes têtes, émissions télévisées incontrôlées, ou journaux insolents, comme *Actuel* ou *L'Autre Journal*. Si le cinéma et les séries ont capitalisé sur la nouvelle violence, la violence esthétisée, naturalisée, exagérée jusqu'à s'en trouver banalisée, certains réalisateurs ont au même moment élaboré une œuvre qui interrogeait précisément cette outrance, son fantasme, et leur rôle pour préserver l'ordre du monde : Takeshi Kitano, John Carpenter, Quentin Tarantino, Michael Haneke, Stanley Kubrick, Larry Clark ou encore David Cronenberg. Et si les décennies 1980 et 1990 ont été celles d'une musique festive, standardisée, sirupeuse et dûment commerciale (c'est l'essor des *charts*, le box-office des tubes), qui a contribué à assagir les esprits et les corps, trois puissantes vagues souterraines les ont parcourues, qui ont gardé à la musique toute sa puissance de sédition : le punk transgressif et désespéré du tournant des années 1980, le hard rock discordant et réfractaire des pionniers du genre, et le rap politisé à la charnière des années 1990 – des deux côtés de l'Atlantique. Et on pourrait en dire de même, pour leurs usages subversifs ou leur politique implicite, de la première vague de musique électronique des années 1990 ou du mouvement initial de la *free party*.

Ces courants-là ont permis à l'indocilité de perdurer à bas bruit, loin des radars, à l'écart de la machine techno-médiatique dominante. Ils ont étendu en sons et en images, en gestes et en mots, le domaine du politique désormais officiellement sous contrôle. Pareille reconversion culturelle, ou contre-culturelle, des résistances et des indisciplines, distincte de leur récupération commerciale, délimitait aussi un territoire précieux, où fertiliser les colères et cultiver l'entière liberté de

Dechainement_CS6_ok.indd 206 13/02/2018 09:55:35

penser. Et elle préparait directement, à sa façon, les nouvelles logiques de la révolte politique et de l'action contestataire à l'œuvre aujourd'hui. Pour lesquelles, effectivement, danser, manifester, lire, s'organiser, saboter, jardiner, filmer, diffuser et faire barrage de son corps à la police sont autant de pratiques convergentes de l'émancipation.

Les nouvelles logiques de la contre-violence

5 juin 2009, rives du fleuve Marañón, près de Bagua, dans la région amazonienne du Pérou. Les Indiens Awajun Wampis, refusant que leurs terres millénaires soient cédées à des sociétés d'extraction pétrolière, affrontent les forces spéciales de la police nationale, dont les barrages bloquent l'accès à leurs villages – le face-à-face est extrêmement tendu, avant que les hommes en treillis ouvrent le feu. Trente-quatre morts, dont vingt-deux policiers, et près de deux cents blessés. La réaction des élites de Lima, qui imputent le bain de sang à la sauvagerie indigène, justifie une répression féroce. Mais le militaire à la retraite qui accédera à la présidence deux ans plus tard gèlera le processus de cession des terrains et de leurs sous-sols. Derrière des apparences de conflit intransposable (terres indigènes et hégémonie étatsunienne sur les ressources naturelles), ce drame présente tous les ingrédients des luttes nouvelles. Mépris et double jeu des notables libéraux, d'abord : le président alors en place, Alan García, élu notamment grâce à son éloge de l'indépendance économique et ses promesses de ne pas céder les richesses extractibles du pays, élabore ensuite un discours sur le « développement » qui exigerait de briser les traditions et de favoriser à tout prix les investissements étrangers. Pour désigner les Indiens, il file même, dans le journal *El Comercio*, la métaphore du « chien du jardinier, qui ne mange pas et ne laisse personne manger ». Puis il prépare une réforme anticonstitutionnelle des droits fonciers, alignée sur les clauses du nouvel accord de libre-échange entré en vigueur avec les

Dechainement_CS6_ok.indd 207 13/02/2018 09:55:35

États-Unis. De leur côté, grâce aux initiatives de l'un des leurs, Alberto Pizango, fraîchement diplômé en droit, les Indiens de Bagua manifestent et mobilisent l'opinion, obligeant García à temporiser. Mais, tandis que sa loi est suspendue, les foreuses continuent à retourner la terre près du fleuve Marañón, pour en extraire des boues noires.

D'un côté, donc, une imposture démocratique qui cherche à justifier le sacrifice nécessaire d'une tribu indienne sur l'autel de la croissance, et à faire oublier aussi de quelles violences historiques est issue la hiérarchie sociale en place[16]. De l'autre, une résistance tenace qui déploie au fil des étapes de ce conflit toute la palette des tactiques : user des recours juridiques et initier les Indiens aux arguments légaux ; maintenir tout du long une discussion collective ouverte ; opposer tout un mode de vie à l'idéologie qui sous-tend l'argument du « développement » ; communiquer à l'échelle nationale et sensibiliser l'opinion ; saboter des machines et faire barrage de son corps ; et finalement, quand les premiers tirs policiers ont lieu, réagir par la violence à la menace de mort. Réalisé par la cinéaste germano-péruvienne Heidi Brandenburg, le documentaire *Cuando dos mundos se colisionan*[17] (« Quand deux mondes entrent en collision », 2016), qui raconte le drame de Bagua, déjoue la loi infernale de la surenchère de la violence en montrant ce qu'aucun média pressé ne saurait montrer : derrière la férocité de la confrontation, les nuances d'expressions sur le visage fatigué de Pizango, où se mêlent la résolution, la responsabilité écrasante, l'humilité, la placidité ; et derrière les cris de vengeance des élites péruviennes, les mots stupéfiants du père d'un policier tué pourtant avec une brutalité particulière, des mots mesurés, sages, désolés, qui saisissent la

16. Notamment, au Pérou, de l'invraisemblable supplice infligé en 1572 au leader indien Tupac Amaru, « père de tous les pauvres » qui osa émanciper les esclaves (Eduardo Galeano, *Les Veines ouvertes de l'Amérique latine*, *op. cit.*, p. 66).

17. Voir par exemple sa recension dans *El País* : « Dos mundos chocan en DocumentaMadrid », 1er mai 2016.

Dechainement_CS6_ok.indd 208 13/02/2018 09:55:35

spirale du pire et ce qu'elle avait d'évitable. Au-delà du drame de Bagua, ce qui réunit les luttes actuelles est, comme pour celle-ci, l'articulation précise de quatre composantes : ancrage territorial, stratégie de blocage, communication autour de la forme de vie et, si besoin, défense directement active.

L'ancrage territorial est capital, embrassant à lui seul les trois autres composantes. Les experts publics de l'aménagement du territoire notent, depuis le début de ce siècle, « un glissement progressif de la conflictualité du champ du social vers celui du territorial[18] ». De fait, c'est bien ce qui relie entre eux le soulèvement des quartiers difficiles ou des ghettos communautaires (de la Seine-Saint-Denis en 2005 à Ferguson, dans le Missouri, en 2014), l'élaboration d'une autonomie effective sur les ruines de l'État social dans les recoins de certaines grandes villes et, des ZAD aux indigènes, les luttes acharnées dans certaines campagnes reculées – luttes de peuples locaux ou de citadins exilés là pour s'opposer à un projet industriel. La grande différence avec les combats sociaux souvent hors-sol des années 1960-1970 se situe ici. Avant de devoir ses choix de vie et sa détermination offensive à une armature idéologique préétablie, au défi qu'il faudrait opposer à l'État et au Capital, ou à la haine dûment romantisée de « l'ennemi », on les doit à un territoire concret – sur lequel on vit, auquel on adhère pleinement, jusqu'à sa défense inconditionnelle. Mais cette logique de l'ancrage est plus sociale que naturelle, construite qu'essentialisée. Les autonomes de certains quartiers s'y sont installés parce qu'une friche ou un bâtiment à l'abandon s'y prêtaient. « Zadistes » et dissidents néoruraux ne sont pas toujours du cru ; ils ont souvent rejoint un combat, découvert un lieu, élaboré avec lui un lien d'abord contingent, resserré peu à peu grâce aux relations nouées avec les paysans du coin ou la topographie et l'histoire locales. Et les luttes indigènes contre l'expropriation des terres, sur le modèle des

18. Philippe Subra, *Géopolitique de l'aménagement du territoire*, Armand Colin, Paris, 2007.

Dechainement_CS6_ok.indd 209 13/02/2018 09:55:35

zapatistes mexicains ou des Indiens péruviens, ne mettent en avant aucune essence ethnocentrée, aucune logique tribale. Mais celles, toujours, de la socialisation des ressources, de la gestion communale des terres et de plusieurs siècles de résistance anticoloniale.

La seconde composante découle logiquement de la première. Plutôt qu'aller *en premier lieu* sur le terrain de l'adversaire, comme dans les doctrines de la lutte armée d'il y a quarante ans, il s'agit de défendre un territoire, un groupe, une forme de vie collective et donc de bloquer les assauts dont ils seraient l'objet. Naomi Klein a forgé le terme de « blocadie » pour désigner ce combat par inertie, aux confins de l'écologie radicale et du refus de céder au chantage néolibéral à l'« adaptation » et à la « réforme » nécessaires[19]. Une telle logique est à l'œuvre aussi bien dans le boycott que dans la grève ou le sabotage, dans l'esquive que dans le refus buté, et jusque dans la désertion du terrain socioéconomique obligé : études fructueuses, marché de l'emploi, vie urbaine normée. La plupart des options tactiques ont aujourd'hui en commun une passivité stratégique, une contre-violence par inaction ou entêtement, qui font passer la lutte de la forme positive du coup ponctuel vers la forme négative de l'inertie. Celle-là même que dénonce depuis un demi-siècle la vulgate de marché, sous les figures archétypales de l'archaïsme frileux ou de l'animal revêche, façon cheval de trait. On se fait calme bloc d'inertie, ni ringard ni frileux.

À l'heure de l'obligation partout affichée de consommer, de tout essayer, de se valoriser et de se réaliser, des attitudes comme l'indolence, la lenteur, l'apathie ou la simple réticence s'avèrent, dès qu'elles sont largement partagées, plus efficaces que la critique ou l'action directe pour gêner les forces dominantes. Ce n'est pas un hasard si l'un des bréviaires de la nouvelle génération est la nouvelle de Herman Melville *Bartleby*

19. Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*, tr. fr. Nicolas Calvé et Geneviève Boulanger, Actes Sud, Arles, 2015.

Dechainement_CS6_ok.indd 210 13/02/2018 09:55:35

(1853), l'histoire d'un petit clerc qui se défile étrangement face aux ordres de son patron, et bientôt aux injonctions de tous les autres, en leur répondant simplement : « J'aimerais mieux pas » (*I would prefer not to*). Une telle inertie, têtue, taiseuse, récalcitrante, relève bien d'une contre-violence passive, d'une réponse logique, terme à terme, à la violence systémique du nouveau devoir-être.

Un élément clé de cette tactique générale de la « blocadie » est aujourd'hui le sabotage. Il n'est pas étonnant qu'il fasse retour au cœur des luttes, deux siècles après les luddites, ces ouvriers anglais brisant les métiers à tisser de leurs usines, quarante ans après les gangs anti-informatique pionniers, qui cassaient les premiers ordinateurs. Rendre inutilisables distributeurs de billets ou engins de chantier, comme le font certains militants. Dérégler à distance programmes informatiques ou circulation en réseau de l'information, comme s'y attellent certains hackers (pour lesquels on a forgé le mot-valise de « hack-tivisme »). Faire fuiter données sensibles ou fichiers secrets, comme l'ont fait les cybermilitants de WikiLeaks ou l'ex-informaticien de la CIA Edward Snowden. Déboulonner une éclisse de rails menant à un site nucléaire, ou faucher illégalement des champs de céréales transgéniques. Ou même brûler une voiture ou un abribus, pour leur fonction au service du système socioéconomique – autant de sabotages militants, visant à empêcher, bloquer, entraver. À l'heure où l'atteinte aux biens peut être punie aussi sévèrement que l'agression sur des personnes, c'est bien d'une *violence* tactique qu'il s'agit ici, au moins au titre des peines encourues.

Il y a ensuite, au cœur des résistances contemporaines, et au plus loin, apparemment, de leur recours ponctuel à la violence, l'idée et la pratique de *formes de vie* en rupture. L'expression, récurrente chez certains penseurs critiques modernes (Nietzsche, Schopenhauer, Deleuze ou, plus récemment, Giorgio Agemben), découle de la distinction faite entre les deux sens du mot vie par la langue et la philosophie grecques : d'un côté *zoé*, pour la « vie nue », survie de l'animal ou vie

Dechainement_CS6_ok.indd 211 13/02/2018 09:55:35

minimale de l'esclave, et de l'autre, *bios*, pour la vie à laquelle le sujet vivant donne une forme singulière. Pas seulement une forme partielle, un style de vie, une distinction formelle, mais une forme intégrale, parfois cohérente et, pour ce faire, inséparable chez les *refuzniks* nouveaux des autres composantes en question – ancrage, résistance, combat actif. C'est précisément le cas des jeunes gens qui désertent les villes et le marché du travail pour se bricoler une existence conforme à leur vision d'ensemble, écologique, économique, sexuelle, esthétique. C'est le cas des militants du quotidien, dont chaque choix, chaque geste public se veut une critique en acte des normes en vigueur. Et des indigènes qui entrent en lutte pour défendre non seulement leurs terres, mais leurs traditions, leur cosmologie, leurs modes d'existence.

La vie choisie et la lutte menée entrent sans cesse en résonance, qu'il s'agisse de potagers communautaires ou de règles paritaires pour les tâches domestiques, d'éviter l'usage des téléphones portables mais aussi des réveils ou d'exprimer en textes et en images sa vision alternative. Ici, un héritage essentiel, tactique autant qu'existentiel, est celui des associations d'aide aux malades du sida créées au tournant des années 1990. Même si la mort qui guette le malade du sida et les menaces moins directes qui soulèvent les mouvements sociaux restent bien sûr incomparables, il s'agit, au quotidien des luttes, de se réapproprier un temps dévasté, de muer la vie subie en forme de vie choisie, politique à chaque instant – quand on jette du faux sang sur les murs d'un laboratoire pharmaceutique, quand on s'allonge par centaines sur le pavé (*die-in*), quand on édite des brochures pour informer les malades isolés, quand on forme les nouvelles recrues, quand on pleure et enterre ensemble les siens.

Reste enfin, cette fois directement, la violence délibérée de la contre-attaque ou de la défense active. Son lien insécable avec les autres composantes de la lutte la distingue aussi bien des violences politiques, réelles ou fantasmées, de l'extrême gauche des années 1960-1970 que de la violence radi-

Dechainement_CS6_ok.indd 212 13/02/2018 09:55:35

calisée, qu'on la juge religieuse ou politique, du terrorisme contemporain. Elle est une option, un moment tactique, un moyen de faire savoir, souvent un réflexe de survie face à l'assaut ennemi. Pour l'heure, elle a rarement d'autres armes, à l'échelle des nouvelles luttes sociales mondiales, que les projectiles improvisés, l'incendie de véhicules ou de mobilier urbain, la barre de fer ou le cocktail Molotov. Ce qui différencie la violence ponctuelle des mouvements actuels des luttes sociales du XX^e^ siècle est donc moins son arsenal lui-même, dérisoire et largement inchangé, que l'éveil, à son propos, d'un discours inhabituel, d'une lucidité stratégique et logique qu'on n'avait plus vus depuis plusieurs décennies. C'est ce que résume « Un barrage contre le pacifisme », le texte savoureux d'un jeune militant de la ZAD de Sivens, montée dans le Tarn en 2014 contre le projet controversé d'un barrage sur une rivière locale (un jeune militant, Rémi Fraisse, y perdra la vie lors d'une nuit d'affrontement avec la police). Dans le registre de la fable didactique, avec un titre en forme de clin d'œil à Marguerite Duras, Aurélien Berlan y fait intervenir une vieille fée, fantôme très alerte d'une maquisarde de 1940, qui vient expliquer à un jeune pacifiste d'aujourd'hui à quel point violence et non-violence n'ont aucune raison d'être opposées l'une à l'autre, complémentaires de fait, au cœur de l'action, dans la distribution du travail contestataire. Le mot de violence, précise la résistante, est piégé : parce qu'il « fascine et terrifie », il autorise le pouvoir à « mettre tous les illégalismes dans le même sac »[20]. Quant au nom même du projet incriminé, barrage ou retenue d'eau, et du fanzine militant où parut d'abord ce texte, *Sans retenue*, il permet à son auteur d'y suggérer tous les enjeux énergétiques, salutaires, d'un tel continuum de l'action : la fin de la retenue. Ou plus simplement encore, comme le dit un autre activiste,

20. https://lignesdeforce.wordpress.com/2014/11/07/un-barrage-contre-le-pacifisme-par-aurelien-berlan.

Dechainement_CS6_ok.indd 213 13/02/2018 09:55:35

déjà cité : « La question n'est pas d'être ou de ne pas être violent, la question est d'être offensif, ou inoffensif[21]. »

Ancrage territorial, lutte générale à partir d'une cause ponctuelle, tactiques de blocage, pratiques offensives, élaboration collective de formes de vie ouvrent ainsi, tous ensemble, sur une expérience de l'*autonomie* autrement concrète que ce que ce mot galvaudé a pu signifier par le passé. Un tel répertoire élargi d'actions distingue nettement ce réveil social mondial, encore minoritaire, de ses équivalents d'il y a cinquante ans, mais aussi, plus récemment, de la vague altermondialiste du tournant du millénaire – avec son slogan d'un « autre monde possible », qui renvoyait encore à demain, ou aux limbes du rêve, le changement désiré, dans la tradition chrétienne d'une vie meilleure *pour après*. L'autre monde, cette fois, est ici et maintenant. Dans la gadoue des collectifs ruraux, le bricolage des résistances urbaines, le quotidien des luttes longues, la joie des bars autogérés. Rien ne dit, évidemment, qu'un tel réveil atteindra bientôt un niveau de masse critique, comme le disent les physiciens nucléaires pour désigner la quantité de matériaux fissiles requis pour déclencher une réaction en chaîne. Rien ne dit qu'il ne débouchera pas, faute de circonstances favorables, ou de coordination entre des mouvements dispersés, sur la victoire de l'alternative inverse, celle qu'exhale sur nos nuques le souffle fétide des replis xénophobes et des crispations réactionnaires. Mais les signes existent, indubitables, d'un continuum inédit entre l'action offensive et les modes de vie en rupture. Ces deux formes de refus si souvent clivées il y a cinquante ans, quand certains choisissaient la rhétorique de la lutte armée et d'autres les psychotropes, certains un marxisme dogmatique et d'autres, la vie des hippies dans des bergeries reculées.

Parmi ces signes, un espace emblématique est celui des nouvelles luttes des minorités sexuelles, qui au lieu du gyné-

21. « Réflexions sur la violence » (anonyme), *loc. cit.*

Dechainement_CS6_ok.indd 214 13/02/2018 09:55:35

cée à demi clandestin, ou du ghetto homosexuel, prennent aujourd'hui l'initiative du combat direct. Pugnace et offensif. Dans la banlieue de Washington, à quelques encablures de la Maison-Blanche mais en pleine zone de non-droit, un gang d'un genre nouveau a vu le jour il y a une dizaine d'années : « Check It » rassemble quelques centaines de résidents LGBT de couleur, qui pratiquent les sports de combat, les marches offensives et le vol de voiture (pour financer leur lutte) afin de sortir de la spirale de la honte et de l'homophobie les gays, lesbiennes et personnes transgenres des communautés noire et latino[22]. Autodéfense collective en acte. Opposition en danse, en musique et en pratiques illégales aux normes de l'*American way of life*. Énergie contagieuse d'une différence qui, cette fois, sous-tend une offensive des corps et une fierté pleinement affirmée, autrement bagarreuse qu'un cortège de la Gay Pride. Ils ont fait quelques émules, comme le Mary Nardini Gang, de Milwaukee (Wisconsin), qui se présente comme un groupe « criminel queer ». Dans le même ordre d'idées, un manifeste clandestin mis en ligne en 2008, sous le titre « Vers la plus queer des insurrections », appelle à opposer la « puissance de l'obscénité » à la « violence de la normalité », et à tisser sur le terrain tous les liens entre luttes sociale, ethnique et sexuelle[23].

Autre signe des temps, parmi les activistes féministes radicales d'aujourd'hui, certaines ont recours, dans la filiation du collectif féministe armé Rote Zora (1974-1995), aux arts martiaux et à l'autodéfense (très) active. Non seulement pour se protéger mais, cette fois, pour instaurer une forme de vie, propager l'offensive, s'opposer directement aux ennemis sans nombre de la condition féminine et de la préférence homosexuelle. Autant de façons de renouer activement avec les

22. Un documentaire lui a été consacré : voir sa recension sur le site de *The Advocate* (https://www.advocate.com/film/2016/5/13/why-dc-gay-gang-took-matters-its-own-hands).

23. https://itsgoingdown.org/wp-content/uploads/2017/02/toward_the_queerest_insurrection_read.pdf

Dechainement_CS6_ok.indd 215 13/02/2018 09:55:36

traditions des « bataillons d'Amazones », de l'autodéfense des esclaves noires ou du jiu-jitsu adopté jadis par les suffragettes anglaises – traditions méconnues mais cruciales, auxquelles la philosophe Elsa Dorlin a consacré un livre important, montrant comment « se faire justice soi-même » a pu, pour des minorités que ne défendrait pas la justice dominante, déboucher sur une « politique de la colère » et une véritable capacité d'action collective[24]. Et à la limite, sans être passées par les stands de tir ni les cours de krav maga, les lobbyistes indiennes qui enseignent aux femmes toutes les techniques pour échapper au viol, ou même les mères des favelas de Rio qui montent des groupes WhatsApp pour défendre leurs enfants contre les gangs et la police corrompue s'inscrivent à leur tour dans cette longue filiation – qu'on ne redécouvre pas aujourd'hui par hasard.

Une erreur de jeunesse ?

Au moment de la charge, certains se faufilent dans la mêlée, foulard sur le nez, téléphone portable au poing, et parviennent à filmer quelques secondes, une minute tout au plus. Ils insinuent leur appareil entre la matraque et le casque ou le dos sur lesquels elle s'abat, entre les masses harnachées des policiers et les formes agiles en noir qui tentent d'échapper aux coups. D'autres patientent près du départ de feu, là où dans quelques instants les flammes envelopperont un véhicule, lécheront dangereusement les façades de la rue. D'autres encore participent, flash allumé, aux virées nocturnes qui s'achèvent avec le débarquement des escouades bleues, le temps de dégrader une façade de banque ou une voiture de luxe, d'inscrire au pochoir quelques sentences bien senties. Ils peuvent être eux-mêmes partie prenante de l'offensive ou

24. Elsa Dorlin, *Se défendre. Une philosophie de la violence*, Zones/La Découverte, Paris, 2017.

Dechainement_CS6_ok.indd 216 13/02/2018 09:55:36

simplement, sous leur capuche, des vidéastes amateurs attirés là par le goût du risque et le défi d'en garder une vidéo tournée en immersion, au plus près des corps. Mais quelles que soient leurs raisons d'être là, tous se pressent ensuite de monter soigneusement les images prises, d'affiner transitions et raccords, souvent d'ajouter en musique de fond une chanson de rap guerrière ou un récital de piano mélancolique. Postées ensuite sur YouTube ou sur des réseaux plus ciblés, ces vidéos enregistrent aussitôt des dizaines de milliers de vues, chez les connaisseurs mais aussi tous les errants du Web, à mesure qu'on se renvoie viralement le lien.

C'est la vogue du *riot porn*. Le « porno de l'émeute » désigne, sous ce label ironique, l'excitation de la bousculade aussi bien que celle qu'on ressent à la vivre sur l'écran, la crudité des chocs physiques, le chaos des gestes et des fuites. L'expression associe la dérision de cette abréviation désormais galvaudée, déclinée aujourd'hui du *food porn* au *garden porn*, et la reconnaissance plus implicite de la part de désir inhérente à ces moments d'affrontements. Quelques agences indépendantes, comme Taranis News, s'en sont fait une spécialité, mais la plupart de ces vidéos sont filmées par les activistes eux-mêmes ou par des amateurs d'émeutes. Découvrant ce curieux phénomène, commentateurs et journalistes professionnels y vont de leur jugement assuré, sur le voyeurisme malsain, l'exploit nihiliste ou l'attirance irrésistible de l'image violente.

Ils voient moins la complicité nouée par chaque vidéo entre ceux qui la visionnent ni, au-delà, le mélange d'humour au second degré et de fierté collective qui sous-tend ces prouesses. Les filmer est une façon de les mettre à distance, de troquer l'esprit de sérieux du militant pour un biais esthétique ou sportif qui déplace l'enjeu de l'émeute, mais sans jamais les désavouer ni en annuler la portée politique. Dans de rares cas, la vidéo fournit une preuve en justice, si un jeune brutalement frappé se retrouve au tribunal pour « violence sur agents ». Le *riot porn* est une forme inédite d'autogestion de la violence émeutière. De même que les premiers slams de ghettos (défis

Dechainement_CS6_ok.indd 217 13/02/2018 09:55:36

oratoires improvisés) étaient une façon de désamorcer les rivalités entre gangs ou communautés, et que le clash (échange de répliques moqueuses du tac au tac, jusqu'à celle qui emporte le morceau), désormais en vogue dans les cours de collège, recanalise verbalement les querelles adolescentes et renouvelle le petit théâtre de la récréation. « On gère », diraient-ils, en un sens moins comptable qu'énergétique.

Même mélange de fantaisie contagieuse et d'offensive codifiée avec la pratique du tag et son esquive urbaine, quand on escalade les murs interdits afin de les recouvrir de signes cryptiques et se réapproprier la ville qu'on s'était fait confisquer. Ou avec la dimension festive revendiquée des mouvements sociaux les plus spontanés, comme, à l'inverse, avec la part infrapolitique, déjà évoquée, des fêtes à grande échelle autoorganisées. *Riot porn*, slam, clash, tags, escalade urbaine ou politique de la fête : autant d'inventions de jeunes, voire de très jeunes gens. Qui rappellent qu'en matière de courage au combat et de gestion collective de la violence pulsionnelle ils ont toujours une longueur d'avance sur leurs aînés.

Et s'ils savent mieux que ces derniers railler ou esthétiser la contre-violence, c'est aussi qu'ils la pratiquent plus volontiers. L'opposition frontale aux pouvoirs a toujours été principalement leur fait. À voir les visages juvéniles des têtes de cortège, les corps fins des mutins, l'avant-garde à peine pubère de toutes les jacqueries, ou les jouvenceaux intrépides qu'on a toujours trouvés à l'avant-scène des grands basculements, en juillet 1789 comme en février ou octobre 1917, on se dit que la révolution a toujours été une affaire de jeunes gens. Lesquels se plaignent aujourd'hui, à raison, qu'on ait toujours séparé, dans ce domaine, la tête et les jambes et que les grandes rébellions aient dû être menées par les plus jeunes mais orchestrées toujours, de plus ou moins loin, par quelques vieux barbus – et doctement enseignées par eux. Alors qu'au contraire, de l'humour qu'inspire une moindre peur jusqu'à l'intelligence tactique de qui n'a rien à perdre, les plus jeunes se sont toujours montrés capables aussi bien

Dechainement_CS6_ok.indd 218 13/02/2018 09:55:36

d'organiser que de lutter, de penser le conflit que de lui prêter leur énergie physique.

Rien d'étonnant, à ce titre, qu'on ait dû aux lycéens, pendant l'entre-deux-tours de la présidentielle française de 2017, la seule formule qui démontait gaiement le chantage du moment, le choix obligé entre le pire et le moindre mal supposé : « Ni Marine ni Macron ! Ni patrie ni patron ! » criaient-ils par centaines, seuls à parcourir encore les avenues assagies de ce début mai. Il n'en reste pas moins qu'à travers la longue histoire, celle des mondes antiques, celle des sociétés d'honneur médiévales, celle de la civilité et des conformismes nouveaux de la modernité, la jeunesse a toujours été l'élément social le moins assimilé, le plus insoumis, le moins facile à dompter – à payer de mots qui temporisent, de promesses qui tranquillisent. « Tout, tout de suite » n'est pas seulement un graffiti de Mai 68, mais la traduction d'une impatience, d'une exigence sans bornes, avec sa vigilance afférente, qui elles, ont toujours été.

Sauf qu'avec de tels truismes, qui sont aussi des vérités historiques, on risque de réduire la contestation à une question d'hormones, et la vieille question du changement social radical à une affaire d'état civil. On risque de ne faire de la protestation que l'éternel retour de la jeunesse indomptée, dont on attend qu'elle se calme et rejoigne la vie adulte pour enterrer les velléités de changement jusqu'à la prochaine fois. Car si l'opposition la plus résolue est une donnée démographique, elle aura alors pour limite la plus insurmontable celle du temps qui passe et de l'âge qui vient, et n'aura dès lors aucune chance de l'emporter. De même, une bonne part des questions traitées dans cet essai concerne la jeunesse et, qui plus est, surtout la jeunesse masculine : non seulement ces ripostes actives à la violence systémique mais, avant elles, les guerres, les migrations, la délinquance, les nouvelles images violentes, la satisfaction instantanée en ligne du désir d'objet et toutes les pulsions hostiles qu'est censé dévier ou réprimer le « processus de civilisation » de Norbert Elias. La violence,

Dechainement_CS6_ok.indd 219 13/02/2018 09:55:36

comme la révolution, monopole de la jeunesse ? Vouées dès lors à l'échec, grâce à l'adulte assagi ? Et du coup, pour parler le *vieuxcon*, simples erreurs de jeunesse ?

Ce qu'il faut, afin de démonter cette logique, et de saisir ce qui donne à la jeunesse indocile son statut de sujet collectif, c'est repolitiser le biologique. Croiser les hormones et les circonstances, l'âge et l'histoire, ou le désir avec la volonté – contre le cliché paternaliste qui voudrait que les jeunes n'aient que celui-là et leurs aînés, plus mûrs, l'apanage de celle-ci. Il y a d'abord, évidence toujours bonne à rappeler, la jeunesse en tant que disposition générale irréductible à l'âge des artères : certains naissent vieux, ou traînent avec eux, d'ambition en lâcheté, un esprit toujours-déjà adulte, tandis que d'autres gardent l'insubordination en bandoulière, burinée par le temps, et déploient une jeunesse incontestable dans les manifestations agitées comme les stratagèmes du quotidien, même quand le corps fatigue. Il n'est pas question d'inférer de son âge biologique des conséquences politiques, de se dire en révolte quelques années durant puisqu'il faut bien que jeunesse se passe, ou, comme on le fait si souvent, de se dire trop vieux pour prendre la tangente, au prétexte d'une santé en déclin, de responsabilités multiples ou du prêt immobilier qu'il faut bien finir de rembourser. Il est plutôt question, comme le dit Mathieu Riboulet de son plongeon à lui dans les folles années 1970, de « la jeunesse du monde que nous sommes allés *rejoindre*[25] » – non plus comme un segment démographique objectif, mais comme l'expérience subjective, armant le corps, trempant l'esprit, d'un monde encore neuf, où tout est à faire et où beaucoup, pour commencer, doit être renversé. « Rejoindre la jeunesse », ici, est le contraire de la singer. Et la « jeunesse du monde » est l'exact contraire du *jeunisme* : d'un côté, la fantaisie d'un désir collectif, de l'autre, le fantasme surjoué et très solitaire d'une éternité cosmétique. Et si la jeu-

25. *Entre les deux il n'y a rien*, *op. cit.*, p. 61 [c'est moi qui souligne].

Dechainement_CS6_ok.indd 220 13/02/2018 09:55:36

nesse ne se mesure donc pas à l'âge des cellules, celle qui relève bien de ce critère se trouve, elle, dûment chaperonnée. Car la modernité, en sens inverse, a su prendre la jeunesse dans ses filets successifs pour en désactiver les tentations rebelles, en satisfaire les besoins supposés. Et la séparer des autres âges de la vie, puisque leur jonction politique a toujours été l'une des seules clés susceptibles de déverrouiller l'ordre du monde.

Que la jeunesse soit l'âge des idéalismes, nécessaires peut-être mais à dépasser au plus vite, et l'âge adulte celui du « réalisme », n'est en aucun cas une donnée biologique mais, au contraire, une lente construction historique. Les clichés de l'enfant lunaire, avec son esprit chimérique, et de l'adulte la tête sur les épaules sont des produits de la culture moderne, imposés contre la réalité inverse qui domina la période prémoderne : enfants voués aux rigueurs du concret et à l'opportunisme de la survie, contre adultes laissés pour compte que plus rien ne retient, et qui lâchent prise. On doit aux progrès de la civilité et de l'autorépression ce que Elias appelait le « siècle de l'enfant », le XIX^e^, qui avant la jeunesse inventa l'enfance en tant qu'âge séparé : « La conviction que l'accroissement de la distance entre les adultes et les enfants entraîne pour ces derniers un comportement différent pénètre alors avec un flot de conseils et de préceptes pédagogiques dans l'intimité de la famille[26]. » À la promiscuité entre les âges propre aux temps anciens, voire à la confusion de leurs traits, succède l'invention d'une série de normes séparées destinées à assigner l'enfance puis la jeunesse à des rôles précis, et à les domestiquer.

Les générations se sont retrouvées divisées au sein de la famille nucléaire, resserrée sur elle-même afin de mieux encadrer l'enfance puis la jeunesse et de les préparer aux normes de l'âge adulte. Avec l'augmentation de l'espérance de vie et le souffle nouveau du romantisme, la littérature a inventé l'âge

26. *La Civilisation des mœurs*, *op. cit.*, p. 360.

Dechainement_CS6_ok.indd 221 13/02/2018 09:55:36

intermédiaire de l'adolescence : cette heure de transition, d'ouverture maximale des possibles et de malaise existentiel que consacrent la poésie de Goethe et de Rilke, le genre allemand du *Bildungsroman* (le roman d'initiation) ou les personnages d'amoureux transis chez Flaubert et Stendhal, novices rêveurs dévorés de l'intérieur par le feu invivable des possibles. L'ado torturé est né. Et avec le triomphe plus récent de la société de consommation, le jeunisme obligatoire s'est retrouvé partout affiché. Le jeunisme est véhiculé par la publicité, l'esprit ludique, le spectacle sportif et, plus récemment encore, par la communication politique. Autrement dit, l'image de la jeunesse et la pathétique sarabande pour la séduire, la fêter et l'imiter sont devenues omniprésentes. *Faire jeune*, comme s'y sentent obligés les esprits ambitieux et les corps inquiets, c'est aussi renforcer la séparation de la jeunesse d'avec la vie et l'assigner aux soucis inoffensifs, et très convenus, de l'apparence, de la fraîcheur et du divertissement sans conséquence.

Ainsi, l'enfance s'est faite attendrissante et normée ; l'adolescence, malaisée mais transitoire ; la jeunesse, enviée mais toujours sacrifiable, réduite à l'âge des « choix » et du basculement dans le « réel » ; et l'existence adulte est devenue interminable, accumulant le poids des devoirs et des désillusions, nommées « réalisme » pour ne pas désespérer les bons esprits. Chacune à sa place. Imposé progressivement, ce fractionnement des âges de la vie a joué un rôle décisif dans la pacification des mœurs. Un rôle et des limites ont été attribués à chacun, desquels on ne doit pas déborder. Un tel fractionnement explique aujourd'hui, à côté de circonstances historiques plus précises, la fameuse crise de la transmission, son interruption peut-être. Cette transmission rompue dont se plaignent en chœur les parents qu'on n'écoute plus et les jeunes gens expropriés dès l'entrée dans la vie, les deux générations précédentes ayant dilapidé leur maigre pécule et gardé les bonnes places. La transmission interrompue est aussi un fait d'époque, entre révolution numérique et crise des retraites. Elle est en tout cas l'argument majeur de l'historien Robert Muchembled pour expliquer ce

Dechainement_CS6_ok.indd 222 13/02/2018 09:55:36

qu'il voit comme un sursaut actuel de l'« agressivité juvénile », dont les « procédures d'endiguement s'affaiblissent » : il impute la « frustration » de la jeunesse et les « inquiétantes fractures » de la société contemporaine à « l'inefficacité croissante des procédures de transmission du flambeau social aux plus jeunes par les plus anciens, [...] qui sont parfois tentés de conserver interminablement le pouvoir »[27]. Le diagnostic n'est pas faux, étayé par les phénomènes du déclassement des classes moyennes et de la limitation des places (de travail, de confort, de succès), qui confine au goulot d'étranglement. Mais il fait l'impasse, justement, sur la part indomptée de la jeunesse, sa puissance d'invention d'un monde, irréductible à l'obligation qu'elle ressentirait de reprendre le flambeau.

Car ce monde de guerres héritées, de brutalité systémique, d'économisme comptable et de désir forclos, rien ne dit qu'elle voudra le prolonger, le renforcer. Ni même le rendre un peu plus vivable. À voir la diversité inédite de ses modes de contestation, l'humour aussi dont elle accompagne ses logiques de survie, tissant ses solidarités générationnelles de la quête d'emploi jusqu'à la barricade, on serait même tenté de penser l'inverse : que le monde qu'on lui laisse ne lui est pas assez désirable pour qu'elle aille pleurer le flambeau interrompu. Que partager plus équitablement ce pouvoir-là, qu'elle voit chaque jour plus impuissant, n'est pas nécessairement son objectif de vie. Et que ce déjà vieux monde-là, celui de la précarité et du mal nécessaire, de la concurrence et de la destruction du vivant, n'est pas pour la jeunesse d'aujourd'hui plus défendable que ne l'était, à la veille de Mai 68, le « vieux monde » poussiéreux de papa, qu'on s'apprêtait à secouer. Affaire, encore une fois, de *désir*, au double sens, indissociable, de l'organique et du politique, de la libido et de l'aspiration collective. C'était le grand espoir de Pier Paolo Pasolini, qui voulut croire, dans ses écrits et à même les images de ses films,

27. Robert Muchembled, *Une histoire de la violence. De la fin du Moyen Âge à nos jours*, « Points », Seuil, Paris, 2008, p. 14.

Dechainement_CS6_ok.indd 223 13/02/2018 09:55:36

que la jeunesse de son temps ferait barrage de la violence de son désir au « fascisme » nouveau de la consommation[28].

Mémoire des luttes et illusions de la non-violence

Les anges ne sont pas de ce monde. Quand il y va de sa vie, ou de celle d'un peuple – à plus forte raison de celle de l'espèce humaine –, douceur et bienveillance face à la menace mortelle sont une option, parfois une tactique fédératrice, le plus souvent une attitude générale exprimant toute une vision du monde ; mais en aucun cas une obligation. Comme le savaient, et le payèrent dans leur chair, ceux que plusieurs décennies de pacification forcée ont mués, à leur insu, en icônes consensuelles de la non-violence. Quitte à faire l'impasse sur leurs moments de rage afin de les ranger sagement sur l'étagère des hagiographies. Le Mahatma Gandhi, qui lutta cinquante ans contre l'envahisseur britannique, n'a pas toujours brandi l'*ahiṃsā*, la doctrine spirituelle commandant de « ne causer de nuisance à nulle vie », mais envisagé souvent d'autres modes de confrontation : « [J'aimerais] mieux que l'Inde défendît son honneur par la force des armes plutôt que de la voir assister lâchement et sans se défendre à sa propre défaite[29] », répétait-il régulièrement. Henry David Thoreau, que sa théorie de la désobéissance civile, citée souvent par Gandhi, a statufié en symbole de la résistance pacifique, avait un tel dégoût pour la tradition esclavagiste de son pays qu'il n'envisageait pas de pouvoir en sortir sans violence. Il révérait même son contemporain sanguinaire, l'ancien esclave John Brown, abolitionniste fervent qui abattit des centaines de planteurs et de propriétaires : « Jamais aucun homme en Amérique n'a combattu avec autant de persistance, autant d'efficacité pour

28. P. P. Pasolini, *Écrits corsaires*, tr. fr. P. Guilhon, Flammarion, Paris, 1976.
29. Gandhi, *Tous les hommes sont frères*, « Folio », Paris, 1990, p. 182-183.

Dechainement_CS6_ok.indd 224 13/02/2018 09:55:36

la dignité de la nature humaine[30] », résumait-il en 1859, à la veille de la guerre de Sécession, avant d'écrire son éloge funèbre.

Nelson Mandela, célébré en grand-père patelin de tous les non-violents, avait su évincer de son parti, l'ANC, la frange communiste pacifiste et répéta jusqu'à la fin du régime de l'apartheid que « violence et non-violence ne sont jamais mutuellement exclusives[31] » – lui que vingt-sept ans d'emprisonnement avaient convaincu que les doux, ceux qu'on tabasse dans le ghetto, ou ceux qui tendent l'autre joue, n'obtiendraient hélas jamais rien. Le révérend Martin Luther King lui-même, que l'historiographie officielle oppose terme à terme à Malcolm X, vu comme le « raciste noir », eut ses propres phases de doute sur les vertus, pratiques et politiques, de l'opposition non violente. Quelques mois avant d'être assassiné, alors que le *Civil Rights Act* était enfin entré en vigueur, il remettait en question sa propre position intégrationniste – notamment dans un dialogue avec l'acteur Harry Belafonte sur le plateau du Merv Griffin Show, en 1967. La relecture biaisée de ces quatre parcours mythiques, presque déifiés aujourd'hui, et des écrits qui les jalonnent, permet depuis quarante ans de disqualifier toute forme de défense active. Et elle permet aussi d'opposer violence et non-violence comme deux absolus, deux essences incompatibles qui diviseraient le monde. Comme le manichéisme moral des mauvais films hollywoodiens, cette polarité-là a pour effet, et pour but, l'impuissance spectatrice.

Le philosophe Emmanuel Lévinas a pu lui aussi être convoqué à la barre, à son corps défendant, pour condamner en soi la violence, de toute éternité, y compris celle qui émancipe. Lui dont l'éthique exigeante était fondée sur l'expérience pre-

30. Voir son *Plaidoyer pour John Brown*, tr. fr. Thierry Gillybœuf, Pauvert, Paris, 1977.

31. Cité *in* Sylvie Laurent, « La non-violence est-elle possible ? » (http://www.laviedesidees.fr/La-non-violence-est-elle-possible.html).

Dechainement_CS6_ok.indd 225 13/02/2018 09:55:36

mière du visage d'autrui, cet « intotalisable ». Cette expérience, expliquait-il, est celle d'une « différence morale absolue » dont le « tremblement » en nous, face à ce visage qui est « dénuement et misère », nous impose la « responsabilité-pour-autrui » qui « annule toute violence »[32]. Dans un article écrit en 1963, son cadet, Jacques Derrida, se demande si la violence, que l'éthique de Lévinas fait « sortir » de la métaphysique, n'en ferait pas plutôt intrinsèquement partie. Et si le projet de la dépasser absolument, pour fonder la non-violence dans l'absolu, ne fait pas courir le risque de dissimuler la violence et, dès lors, de la répéter sans fin. Derrida, encore inconnu alors, conclut que la pensée comme l'éthique tiennent à une « tension féconde entre violence et non-violence », que leur « différence irréductible » oblige à s'expliquer sans cesse l'une avec l'autre[33]. C'est bien une telle tension, morale mais aussi énergétique, qu'éprouvent au jour le jour, et qu'ont toujours à embrasser, au fil de leurs engagements, celles et ceux qui luttent pour l'émancipation.

La tension, ici, implique la circulation. On a vu, dans ses tours et détours, la logique circulatoire complexe de la nouvelle violence systémique. La corrélation entre la violence des guerres et celle de l'inhospitalité, dans l'exil traumatique des réfugiés. L'articulation entre la violence radicale des terroristes et la sidération éprouvée devant ses images. La diffusion, à même nos atmosphères de vie, de la violence invisible faite à l'environnement ou à tous ceux qu'on ne voit plus. Le redoublement de la violence comptable dans la violence psychique et symbolique des travailleurs qui n'y arrivent plus. La contamination par cette même violence des structures de soin ou d'éducation censées nous en protéger. L'inversion en rivalité mortelle de la concurrence du marché supposée adoucir les mœurs. La violence rentrée de l'autorépression

32. Emmanuel Lévinas, *Éthique et infini*, Fayard, Paris, 1982.

33. Jacques Derrida, « Violence et métaphysique », *in L'Écriture et la Différence*, « Points », Seuil, Paris, 2014 [1967].

Dechainement_CS6_ok.indd 226 13/02/2018 09:55:36

civile des pulsions. L'épuisement du désir et des ressources, sur lequel débouche la promesse de l'abondance infinie, et la violence intérieure de ce désir trompé, parce qu'absolutisé. L'échec des dérivatifs sportifs ou culturels qui, captant l'œil, l'absorbant dans l'image, éloignant les corps, laissent inévacué ce reste de violence que la catharsis avait toujours eu pour but de purger. Ou juste, plus concrètement encore, la propagation de la violence-monde par mille vecteurs plus ou moins tangibles, du Web à l'ambiance, des flux commerciaux et migratoires aux infimes harcèlements du quotidien – une propagation qu'aucune frontière n'arrête. Car elle imprègne la vie de nos quartiers chics de la violence des esclavages asiatiques ou des extorsions latino-américaines ; le quotidien de nos HLM, de celle qui embrase l'Afrique et le Proche-Orient ; et ces destinations lointaines elles-mêmes, de celle qu'impose la logique néolibérale partout dominante, et par nous inventée – imposée comme un moindre mal et puisqu'il n'y aurait pas d'alternative.

En face, la violence émancipatrice, qu'on peut appeler résistance *active* (d'un mot moins suspect), a elle aussi ses lois de circulation, ses contagions et ses allers-retours, sa tension et ses oscillations. Contribuent à la diffuser, de fait, la brutalité accrue des forces de l'ordre, l'intransigeance inédite de la doctrine socioéconomique dominante, mais aussi la pérennité des luttes dans le temps, la connexion entre formes de vie et tactiques de combat, les volontés qui s'aiguisent au contact les unes des autres, leur communication continue sur les réseaux qui en popularise les projets et en teste la fermeté – et toujours la menace, plus grande que jamais, des ennemis politiques directs qui promeuvent, de leur côté, une autre alternative, celle de la préférence ethnique ou religieuse et du grand repli patriote.

La circulation de cette contre-violence peut donc être dialectique, quand l'électrise le contact direct de ses adversaires ; matérielle, à même l'économie et la logistique ; psychique bien sûr ; et, plus imperceptiblement encore, atmosphérique,

Dechainement_CS6_ok.indd 227 13/02/2018 09:55:36

écologique au sens strict : là où un combat ponctuel a sorti ses participants de l'impuissance collective, l'atmosphère, on l'a dit, s'en ressent. Elle protège, désormais, au lieu de peser, raffermit au lieu de dissoudre. Une telle circulation, parallèle à celle de la violence-monde, imbriquée avec elle, passe même par les fantômes, par la rémanence spectrale des mémoires et des histoires de la lutte millénaire pour l'émancipation. Ses défaites, ses martyrs, ses sans-nom et ses quelques victoires hantent toujours leurs héritiers. Même quand cette mémoire collective est passée sous silence ou n'est plus transmise par les aînés, même quand les jeunes contestataires réclament un droit d'inventaire sur l'héritage pesant des combats d'hier, quelque chose d'essentiel circule des insoumis d'hier et d'avant-hier à ceux d'aujourd'hui : la leçon à tirer, l'esprit à capter, la mèche à rallumer de tous les justes combats échoués.

Début 1940, exilé depuis sept ans en France, Walter Benjamin assiste impuissant à la victoire totale des forces mêmes que son travail de vingt ans sur « la tradition des opprimés » avait pour tâche de combattre. Dans l'urgence, il y rédige, elliptiques et étrangement imagées, dix-huit brèves thèses « sur le concept d'histoire », qu'il emporte avec lui sur des feuillets volants dans sa traversée de la frontière espagnole, à partir de Banyuls. Mais après vingt heures de marche, arrivé à Portbou, le refus de la police espagnole de lui délivrer un sauf-conduit le persuade de mettre fin à ses jours, dans le petit hôtel en face du commissariat. Où l'on retrouvera, dans sa sacoche en cuir, les feuillets en question.

Il s'agit, y écrit-il, de « prendre l'Histoire à rebrousse-poil » (thèse VII), afin de retrouver cet « accord secret entre les générations passées et la nôtre » qui réveillera peut-être l'espoir, la « *faible* puissance messianique sur laquelle le passé a une prétention » (thèse II). À mesure que s'efface la mémoire des luttes, c'est l'énergie présente de leurs successeurs qui faiblit, et que ne suffira pas à ressusciter la promesse improbable de lendemains meilleurs : « À cette école, la classe [opprimée] a largement désappris autant la haine que la volonté de sacri-

Dechainement_CS6_ok.indd 228 13/02/2018 09:55:36

fice », commente Benjamin, « car toutes deux se nourrissent de l'image des aïeux asservis, et non de l'idéal des petits-enfants libérés » (thèse XII). Ce qu'il faut, dans cet accès aux fantômes, cette mémoire sans archives toujours à renouer, c'est arriver à « retenir une image du passé telle qu'elle s'installe, à l'improviste, pour le sujet historique, à l'instant du danger » (thèse VI). Car la défaite d'hier, qui a bien eu lieu, n'en est plus une au moment d'engager ses forces dans le combat présent, qui rouvre les possibles : « De la même manière que les fleurs tournent leur tête vers le soleil, un héliotropisme de mystérieuse nature veut que ce qui a été ait tendance à se tourner vers le soleil qui se lève au ciel de l'Histoire[34] » (thèse IV).

S'il s'agit, ajoute-t-il, d'« allumer dans le passé l'étincelle d'espoir qui en est pénétré », c'est que « les choses subtiles et spirituelles sont présentes malgré tout dans la lutte des classes d'une autre manière que comme représentation d'un butin qui revient au vainqueur. Elles sont vivantes dans ce combat, sous forme de confiance, de courage, d'humour, de ruse, de persévérance, et elles ont un effet rétroactif sur le lointain du temps »[35]. Ces qualités-là, qu'on a vues de retour parmi les combats d'aujourd'hui, ne sont pas des traits psychiques, ni de simples comportements, mais la part « spirituelle » de la lutte, selon le mot de Benjamin, et de sa circulation énergétique. Du dernier Benjamin à son contemporain Ernst Bloch, dont *Le Principe espérance* fait dépendre l'utopie de « l'enrichissement ou [de] l'appauvrissement de l'espérance[36] », c'est la tradition perdue, anéantie par les tragédies du premier XX^e^ siècle, d'un communisme non seulement social mais, plus essentiellement, spirituel, mystique, voire surnaturel. Un communisme sorcier, pour

34. Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, tr. fr. Olivier Mannoni, Payot, Paris, 2013, p. 55-72.

35. *Ibid.*, p. 57-58.

36. Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, vol. 1, tr. fr. Françoise Wullmart, Gallimard, Paris, 1976.

Dechainement_CS6_ok.indd 229 13/02/2018 09:55:36

lequel les existants et les oubliés, les présents et les morts résistent tous ensemble. Une solidarité dans le temps, par les affects et les fantômes, à laquelle la vision strictement mécaniste du communisme « scientifique » a substitué les pires dévoiements. C'est la tradition d'un *espoir actif*, en somme, en vertu duquel seul le soubassement spirituel de l'action émancipatrice garantira ses chances de l'emporter, de faire reculer la violence systémique, par un recours à la violence qui ne soit, lui, qu'instrumental, ponctuel, stratégique. « Spirituel », ici, se dit au sens des esprits, donc, de l'air ambiant et de ses humeurs, de l'exigence éthique aussi, et d'une puissance inextinguible de l'espoir qui n'ait à voir ni avec la procrastination des lendemains promis ni avec l'eschatologie des grandes religions.

Et si l'espoir autant que l'énergie active de l'émancipation circulent eux aussi, et à ce point, il serait erroné de les cristalliser autour d'un événement, de les réduire à l'image du couteau entre les dents ou à l'imminence du Grand Soir. À ce titre, la désactivation de ce mythe révolutionnaire du Grand Soir est une excellente nouvelle. Du moins si elle permet enfin la dissémination des énergies en question dans le temps plus ordinaire des luttes, des micro-résistances quotidiennes et même des longues phases de sommeil social. Ni Grand Soir, donc, ni droite doctrine. Pour sortir du choix impossible entre la verticale de la prise du pouvoir, que les activistes d'aujourd'hui n'ont plus en tête, et l'horizontale des collectifs en sécession, qui désertent le combat faute d'y avoir une chance, il y a la diagonale de l'action collective, que ravivent aujourd'hui maintes luttes dispersées. Ce temps ordinaire, sans mythe de la révolution, et cette diagonale en acte, sans parti ni doctrine, se montrent plus à même que tous les dogmatismes de sortir les opprimés de l'impuissance collective. Grâce au pragmatisme qu'ils autorisent, et qui caractérise, sur le terrain, les résistances contemporaines : on tâtonne, on essaie, on esquive, on expérimente, on prend tel virage tactique à la faveur d'une circonstance inattendue, on

Dechainement_CS6_ok.indd 230 13/02/2018 09:55:36

mesure surtout la valeur des refus à leur efficacité réelle pour entraver la machine socioéconomique.

Pragmatique et spirituel, donc. Les deux ne sont pas incompatibles, au contraire. C'est ce que rappelle le sous-commandant Marcos, qui y voit les deux apports complémentaires pour la lutte sociale de la forme de vie indigène, que lui-même a adoptée il y a plus de trente ans, débarquant de l'université de Mexico où il haranguait les étudiants en jeune guévariste péremptoire : « Quand on est arrivés on était carrés, comme des professionnels de la politique, et les communautés indiennes, qui sont rondes, nous ont limé les angles[37]. » De fait, le processus d'autogouvernement intégral dans lequel elles sont engagées n'a rien d'un programme ; il relève davantage, avec ses réussites et ses échecs, de l'expérimentation, de l'apprentissage, de la discussion permanente. Pragmatisme aussi, dans ce même sens, de celles et ceux qui rejoignent l'écologie radicale, ses enclaves « zadistes » ou son militantisme ordinaire : ils le font moins pour la fiction d'un Sujet ou d'un Ennemi historiques, prolétariat ou bourgeoisie, que parce que, concrètement, la destruction du vivant est aussi leur destruction. « Nous ne défendons pas la nature, répondent-ils aux journalistes pressés, nous sommes la nature qui se défend. »

Ce double visage pragmatique et spirituel des luttes d'émancipation est leur meilleure arme contre la violence-monde. Il leur donne accès à l'archipel émietté des savoirs et des cultures, qu'elles parcourent plutôt pour le vertige qu'ils procurent, la curiosité attentive et l'égarement qu'ils suscitent, que pour les consolations symboliques de la « diversité ». Et au-delà, il ouvre sur toute une politique, et une poétique, de la *relation*, soucieuse d'inclure les plus isolés, de faire place au fragile, d'entendre les silences et les grondements telluriques de l'histoire. Pragmatique et spirituelle, cette politique de la relation l'est aussi par ses dynamiques latérales, son

37. Voir François Cusset, « Au Chiapas, la révolution s'obstine », *Le Monde diplomatique*, juin 2017.

Dechainement_CS6_ok.indd 231 13/02/2018 09:55:36

appel, même quand il est bavard, à croiser les causes et les combats, à favoriser la connectivité énergétique – cet horizon d'une convergence tactique pérenne entre les luttes sociale, ethnique, sexuelle, culturelle, territoriale, auquel les rares universitaires intéressés ont donné le nom barbare d'*intersectionnalité*. Un nom barbare mais un enjeu capital.

Une telle association des luttes passées, présentes et futures n'invite pas à la reconduction ni même à l'inversion de la violence dominante, mais à la constitution d'un sujet collectif en acte, labile et composite, humble et extensible. C'est un tel sujet – on ne lui appliquera pas le qualificatif d'*universel*, tant ses usages historiques l'ont disqualifié – que travaillent à constituer toutes celles et tous ceux qui affrontent la violence systémique au nom d'autres causes que l'exclusivisme identitaire ou le recroquevillement national. C'est à quoi participe, autrement dit, pas mal de monde : les militants communautaires des *inner cities* nord-américaines, les autonomes des grandes villes d'Europe, les collectifs néoruraux partout dans le monde, les bases syndicales actives, les ONG engagées dans l'aide aux migrants, les réseaux clandestins d'ouvriers chinois ou d'activistes sociaux du monde arabe, les artistes en lutte, mais aussi les Indiens d'Amérique latine, les activistes des *townships* sud-africains ou les communautés kurdes du bourbier moyen-oriental. Et tant et tant d'autres, partout dans le monde, qu'aucune enquête sécuritaire d'État ni aucun panorama plus complice ne parviendront jamais à dénombrer, ou même à repérer.

Ce sujet-là, qui autorise à parler *au singulier* d'une telle multitude de causes et de champs de bataille, n'est pas un concept philosophique préétabli, ni une figure politique mythique. Il est plus proche du sujet grammatical comme *agent* de l'action, et du concept intraduisible en français d'*agency*, pour dire précisément cette capacité autonome d'agir : celle d'un individu, d'un groupe, ou d'une entité plus abstraite, du moment qu'elle a des effets dans le monde. Et ce sujet-là n'a pour

Dechainement_CS6_ok.indd 232 13/02/2018 09:55:36

limite effective que l'espèce humaine, et au-delà d'elle, en fait, toutes les formes du vivant. Le vivant qui marche, le vivant qui lutte, le vivant qui se défend. Seul ce sujet en acte de la contre-violence autorise à dire encore « nous », là où le système socioéconomique dominant ou même le pieux projet d'hier d'une « civilisation » humaine ne sont plus habilités à le dire. Ce « nous » planétaire est constitué précisément par les flux et les circulations d'une même violence aux quatre coins du monde, et de l'échelle sociale, d'Alep à la City de Londres, de l'Est congolais aux trottoirs de Los Angeles, des territoires palestiniens aux « barres » de nos banlieues, et en réaction contre elle, par la mise en œuvre de résistances éclatées, de combats infimes, de guerres plus ouvertes, de luttes durables.

*

On l'aura compris : le mot « violence » était un piège, à force de connotations, d'arrière-pensées, morales et morbides. Et à force, surtout, de renvoyer dos à dos le juste et l'injuste, l'accidentel et le structurel, la haine raciste et le mouvement émancipateur. On peut enfin se débarrasser du mot, pour dissiper les malentendus. On peut jeter en tout cas le substantif, qui substitue l'entité au mouvement, l'essence à la circulation, outre qu'il parle le langage des pouvoirs et la langue intimidante des origines. Et lui préférer un usage ponctuel de l'adjectif, qu'on entendra, du côté des sujets qui vivent, dans le sens d'un circuit d'énergie. Celui-ci peut leur être mortel ou vital, nuisible ou plus fécond, en fonction de nombreux facteurs, qu'on espère ici avoir éclairés – certains prévisibles et d'autres plus aléatoires, y compris la part active d'espérance qu'ils y mettront.

Autrement dit, ce qui est opposé à la brutalité du système-monde par ceux qui lui résistent activement n'est pas *la violence*, mais une capacité d'agir multiple, que rien n'empêchera de s'accroître. Elle comprendra aussi, s'il le faut – ou plutôt parce qu'il le faudra –, des actes ou des gestes *violents*. Car le

Dechainement_CS6_ok.indd 233 13/02/2018 09:55:36

déchaînement au sens des chaînes qu'on déverrouille passe toujours par des moments de déchaînement, au sens plus commun du chaos des fureurs et de leurs excès. Il y en aura, donc, de la violence ; mais l'important est ailleurs. Ce long voyage dans le sillage d'un seul mot pour finir, ici, par s'en défaire pour de bon. Pour chasser les nuages qu'il accumule sur son passage et retrouver, intacte, la ligne d'horizon.

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement, pour leurs conseils, leurs suggestions décisives, les sources vers lesquelles ils m'ont orienté ou les discussions théoriques ou plus pratiques menées avec eux au fil des mois :

Guillaume Andret, Jérôme Baschet, Joseph Beauregard, Hourya Bentouhami, Aurélien Berlan, Alain Bertho, Jade Bourdages, Emmanuel Burdeau, Olivier Cadiot, Cécile Caillet, Fulvia Carnevale, Marc Chemali, Olivier Combault, Mikaël Correia, Cornelius Crowley, Félice Cusset, Leyla Dakhli, Olivier Doubre, Carine Fouteau, Tristan Garcia, Frédéric Gros, Claude Halmos, Claire Jenkins, Sylvie Laurent, Jade Lindgaard, Frédéric Lordon, Sylvère Lotringer, Stephan Martinez, Myriam Marzouki, Laurent Mauriac, Dennis McEnnerney, Régis Meyran, Pascalle Monnier, Angelo Montoni, Serge Quadruppani, Zahia Rahmani, Jean-Pierre Rehm, Matthieu Renault, Alejandra Riera, Mathieu Rigouste, Philippe Roux, Marie-Caroline Saglio-Yatzimirsky, Pierre Sauvêtre, Kostis Sotiriou, Camille de Toledo, André Tosel, Emmanuèle Touati, Serge Tziboulsky, Gaëlle Vicherd et Sophie Wahnich.

Beaucoup d'hypothèses et de contre-hypothèses proposées dans ce livre ont été élaborées d'abord, discutées inlassablement, dans l'ambiance complice du groupe de recherche

Dechainement_CS6_ok.indd 235 13/02/2018 09:55:36

« Culture, cultures » (CREA 370) du département d'anglais de l'université de Nanterre, grâce à ses coanimateurs, Thierry Labica et Véronique Rauline, et à ses participants les plus assidus, Luca Marsi, Flore Coulouma, Simon Tabet et Claude Dorey. Ma gratitude va aussi, pour les débats qui m'y ont conduit et m'ont tant éclairé, à Radio Debout, la station éphémère du mouvement du printemps 2016, et à la bibliothèque du Taslu, à Notre-Dame-des-Landes.

Pour leur hospitalité aux moments clés, je remercie également Simone Baurens, à Valcebollère, et Ben Faraday, dans le Perche.

Enfin, ce livre n'aurait été possible ni sans la sagacité de son éditeur, Rémy Toulouse, de la première à la dernière minute, ni sans l'aide de Karine Viguier, d'enquêtes précieuses pour certains chapitres jusqu'à son travail sur la couverture, sans oublier sa patience, son exigence et la clairvoyance de son jugement.

Table

Préambule. Arracher le masque de la violence 5

1. Les métamorphoses de la violence-monde 19

Guerre-monde et nouveaux exodes, 21
Derrière l'écran du terrorisme, 31
Les voyous ont muté, 36
Marchés en guerre et tournant sécuritaire, 43
Hiérarchie postcoloniale, 50
Les oppressions de sexe et de genre se portent bien, 57
L'écocide en cours, 66

2. La nouvelle brutalité systémique 75

L'économisme sacrificiel, 77
Épargne, travail, école, santé : violence des structures, 87
L'arme du droit, 95
La camisole biopolitique, 101
La restriction des possibles, 107

Dechainement_CS6_ok.indd 237 13/02/2018 09:55:37

3. « Pacification » et décivilisation **111**

L'autorépression, une autre histoire de la modernité, 113
Elias contre Elias, 122
Politique et État : le chaud et le froid, 132
Les nouveaux sauvages, 141

4. Un circuit énergétique saturé **151**

Les promesses intenables de l'abondance, 153
Stress, fureur diffuse, 163
Le peu qu'il nous reste, ou la catharsis entravée, 168
Violence scopique et tyrannie de la visibilité, 178

5. Violence émancipatrice ? **189**

Les explosions de la misère, 191
Un demi-siècle de prohibition, 199
Les nouvelles logiques de la contre-violence, 207
Une erreur de jeunesse ?, 216
Mémoire des luttes et illusions de la non-violence, 224

Remerciements **235**